



LES AVENTURES DE MANDRIN

MÉLODRAME EN CINQ ACTES, ET DIX TABLEAUX

Par MM. Alphonse ARNAULT et Louis JUDICIS

MUSIQUE DE M. FOSSEY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITE, LE 9 MAI 1856.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MANDRIN	MM. ALPHONSE ARNAULT.	CLIQUOT.....!	BLOU.
DE SIMIANE.....	FÈVRE.	UN MEUNIER.....!	ALFRED.
DE BOISSEC.....	ALEXANDRE.	UN BRIGADIER DE LA MARECHAUSSEE.	THÉRAY.
BEAUVOISIN.....	PERRIN.	UN GEOLIER.....	
LAMBERT.....	JULLIAN.	UN BANDIT.....	JANIN.
DE MORVAL.....	PEPIN.	UN NOTAIRE.....	Mmes NAPTAL-ARNAULT.
THOMAS.....	FRANÇOIS JOUË.	MARGARITA.....	AUGUSTA.
PIETRO.....	CLEMENT JUST.	ISAÛRE.....	LEONTINE.
CHRISTOPHE.....	LASOUCHE.	DE MORVAL.....	JEANLY.
ROQUAIROL.....	JOSE.	MADAME BEAUVOISIN.....	HELOISE.
LE DOCTEUR.....	LEQUEM.	UNE MEUNIÈRE.....	
TAUPIER.....	AUREY.	BANDITS, PAYSANS, DRAGONS ET SOLDATS DE LA MARECHAUSSEE.	

L'action se passe dans la province du Dauphiné en 1756.

—Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés.—

Acte premier. — Premier tableau.

Une place publique dans le village de Saint-Hilaire (Dauphiné). Aspect d'une foire. D'un côté boutiques de marchands, tréteaux de saltimbanques et une auberge avec cette enseigne : « AU DAUPHIN COURONNÉ. CLIQUOT, AUBERGISTE. » De l'autre une tonnelle encadrée de pampres. Sous la tonnelle sont plusieurs tables occupées par des buveurs. Des paysans endimanchés circulent sur la place et s'arrêtent par groupes devant les tréteaux des saltimbanques.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLIQUOT, LE DOCTEUR, déguisé en saltimbanque, TAUPIER, en mendiant, ROQUAIROL, en magicien, PIETRO, PAYSANS, PAYSANNES, THOMAS.

(Au lever du rideau, musique de parade, bruyante et grotesque.)

LE DOCTEUR, criant.

Ceci, Messieurs et Mesdames, vous représente le portrait vi-

vant de la bête du Gévaudan, cet animal monstrueux, colossal, phénoménal, qui dévore l'un après l'autre tous les chasseurs envoyés à sa poursuite, et que nul n'a pu voir encore... Remarquez sa construction bizarre. Il a une tête de tigre, un corps de baleine et une queue de scorpion. Ceci est son portrait vivant. Entrez! entrez! suivez la foule!

THOMAS, en saltimbanque.

Pardon, Monsieur, vous dites qu'on n'a jamais vu c't' animal?...

LE DOCTEUR.

Jamais, Monsieur... sa vue seule, comme celle du basilic, suffirait pour donner la mort.

THOMAS.

Alors, comment donc qu'on a fait pour tirer son portrait ?

LE DOCTEUR, à part.

Cet imbécile n'est pas si bête qu'il en a l'air!...

THOMAS.
Répondez.

LES PAYSANS.
Oui, oui, répondez!

LE DOCTEUR.
On l'a point pendant son sommeil, un jour qu'il faisait nuit.

THOMAS.
Alors on l'a vu?

LE DOCTEUR.
Non, jusqu'à l'aube du jour.

THOMAS, étonné.
C'est juste! (Mines des paysans. Reprise de la musique des paysans autour d'ART et de BARTHE.)

CHRISTOPHE, chantant et s'accompagnant de la guitare; habits de paysan et cependant effectuant l'équilibre.
FRANZ TOURNER qui murmure,
Pauvresse, vers la rampe,
Fautelle à la voix pure
Et vous petits oiseaux,
Taisez-vous!
A moi tous charmés,
Tes chants, ma bien-aimée,
Sont plus doux!

LE DOCTEUR, à part.
Je connais cet organe entrouvé...

THOMAS.
C'est celui de Christophe; il a la manie de faire des vers et de les chanter aux vieilles femmes... il appelle ça ses délasséments poétiques.

LE DOCTEUR.
Ah! te voilà, Taupier... Rien de nouveau?

THOMAS.
Rien... les badauds commencent à bruyter... (voici l'aubergiste.)
Le lieutenant est là.

CLIQUEOT, assis de l'aubergiste avec Roquairol, égaré et étonné.
Eh! dites donc, vous... vous m'avez duré une pièce fautive.

ROQUAIROL, s'écroulant.
Moi!

CLIQUEOT.
Où, vous; tenez la voilà, elle s'en va comme un bœuf de maître... écoutez...

ROQUAIROL.
Vous vous trompez.

CLIQUEOT.
Comment! elle n'est pas fautive?...
ROQUAIROL.
S'il tombait ce n'est pas moi qui vous l'ai donnée.

CLIQUEOT.
Je n'ai pas reçu d'autre argent que celui-là... c'est vous qui m'avez duré aujourd'hui...

ROQUAIROL.
Alors, pardon et excuse, l'ami, j'ai été trompé moi-même; allez marchez en paix avec votre...

CLIQUEOT.
Merci... vous êtes un brave homme.

ROQUAIROL.
Je m'en doute.

CLIQUEOT.
Ah! c'est que voyez-vous, il y a tant de copains dans notre bonne province du Dauphiné! Vous habitez en pays?

ROQUAIROL.
Non... Je sommes de Lisieux, en Normandie.

CLIQUEOT.
N'est-ce pas une honte que la cupidité de la province, que le gouvernement du Dauphiné, que Sa Majesté Louis XV, que l'on a gardé... ne puissent nous délivrer de ce brigand qui infeste tous marchés de sa fautive commune.

ROQUAIROL.
De qui parlez-vous?

CLIQUEOT.
Eh! de qui doute, si ce n'est de ce roquin de Mandrin et de sa bande maudite?

ROQUAIROL.
Ah! ah!

CLIQUEOT.
Tous les jours il se montre quelquefois dans notre village; moi qui vous parle, Monsieur, on m'a vu égaré, dans ma propre poche, unécu de six livres.

THOMAS, égaré et étonné.
Il y sont encore... Tenez c'est une idée. (Il enveloppe deux sous dans du papier et les glisse dans son gilet.)

ROQUAIROL.
Ne m'en parlez pas. Monsieur, il n'y a plus de sûreté pour les honnêtes gens. (Il s'éloigne et se met à la table.)

THOMAS, s'approchant de Cliqueot.
La charité, s'il vous plaît, au pauvre aveugle!

CLIQUEOT.
Va-t-en au diable! (se levant.) Tiens, au fait, je puis être généreux sans qu'il m'en coûte rien... (lui donnant la fautive pièce.) Voilà une pièce de quinze sous.

THOMAS.
Merci... je la connais... Blou!...

CLIQUEOT.
Hain? Il m'insulte!

THOMAS.
Aha! un pauvre aveugle!... R!

CLIQUEOT.
Aveugle! si il a reconnu que la pièce était fautive!...

THOMAS.
Si j'allais vous dénoncer, moi, pour avoir osé de fautive monnaie?...

CLIQUEOT, effrayé.
Plus bas! plus bas! Diable! on ne plaisante pas avec ça!... tiens, voilà une vraie pièce, taise-toi!...

THOMAS.
Je vous rendrai la monnaie... en bénédiction... (se levant.)

CLIQUEOT.
Ayez aye! la journée commence mal... (voici le lieutenant et Taupier.) On ne sont pas des pratiques comme celles-là qui ne rendront millionnaire.

CHRISTOPHE, entrant.
La complainte du Juif Errant, les aventures d'Héloïse et du chaste Abelard... en voilà!

THOMAS, à Cliqueot.
Monsieur l'aubergiste!... monsieur l'aubergiste!...

CLIQUEOT.
Qu'y a-t-il?

THOMAS.
Je suis chargé par mon maître de remettre la plus belle chambre de votre auberge pour lui et sa société.

CLIQUEOT.
Comment s'appelle-t-il, ton maître?

THOMAS.
Monsieur Beauvoisin.

CLIQUEOT.
De la Côte-Saint-André?

THOMAS.
De la Côte-Saint-André, oui.

CLIQUEOT.
Je le connais, riche propriétaire!... Tous les ans il vient avec sa famille passer quelques heures à la fête de votre village; bonne maison, beau garçon, bonne maison!

THOMAS.
Voici des herbes que mon maître m'a données pour vous... (voici un sac) Eh bien, qu'est devenu mon argent?... Ah! mon Dieu! je suis volé!... que faire?... que devenir?...

CLIQUEOT.
Tu n'as rien touché, mon garçon... combien ton maître t'avait-il donné?...

THOMAS.
Deux écus de six livres, monsieur l'aubergiste!

CLIQUEOT.
Tu dises que je les ai reçus, mon garçon. Ça fait mon affaire.

THOMAS.
Ah! monsieur l'aubergiste... vous me sauvez la vie!... mais vous, vous perdrez votre argent.

CLIQUEOT.
Il faut bien faire quelques sacrifices pour s'attacher les bonnes pratiques! (se passant la main sur le front.) — A part.) D'ailleurs, je perdrai ça sur la carte... avec cette pièce de quinze sous.

THOMAS, à part, regardant son sac.
Quand je serai seul, j'ouvrirai ma caisse et je prendrai mes deux écus. Ça aurait pu me les voler... c'est toujours ça de gagné!...

CLIQUEOT.
Viens, mon garçon, nous allons tout préparer pour recevoir ton maître et sa société; je veux, en outre, leur réserver cette chambre pour qu'ils puissent jouir du coup d'œil de la fête... Sont-ils nombreux?

THOMAS.
Six personnes au tout: d'abord, monsieur et madame Beauvoisin, madame de la Roche, leur fille, monsieur Lambert, son oncle, le marquis de Buisson et son jeune ami le comte Léon.

CLIQUEOT.
Le marquis de Buisson... le comte Léon! Reste!... des per-

tenues de qualité... je souleverai la table. Vient boire un coup à toi cousin, tant pis pour moi attendant l'arrivée de tes maîtres.

THOMAS, à part.

Bonne fortune! ce n'est pas lui qui volerait un sou dans la poche de son prochain! Au contraire. — Sortie précipitée de la boutique sur la reprise de la musique. Les paysans s'éloignent peu à peu.

SCÈNE II.

AGUIROU, LE DOCTEUR, PIÉTRO, CHRISTOPHE, TAUPIER, MARQUIS BRUCAS.

AGUIROU, regardant et est parlant.

Hou! hou!

LE DOCTEUR, répondant à ce signal.

Hou! hou! (Il se rappelle de Aguirou, Taupier, Piétre et plusieurs marchands répandant à sa et lui et lui et lui les médicaments du docteur.)

AGUIROU.

Enfin, ce hasard d'autochtonie et cet imbécille de valet sont retournés dans leur chemin.

AGUIROU.

Chenal est une expression usée et triviale qui ne peut figurer convenablement dans un formulaire.

AGUIROU.

Au diable le pédant!

CHRISTOPHE.

Pédant! moi! un courtisan des musées!

AGUIROU.

Pais!... Dis donc, toi, docteur, as-tu préparé tes élèves?

LE DOCTEUR.

Je les ai jetés déjà, hein! hein! (Il se rappelle de ses élèves.) Quelques-uns sont allés plus, le reste est en retard.

AGUIROU.

Bien! à toi, Piétre, les jeunes gens! à toi, Taupier, les femmes; à toi, Christophe, les vieilles femmes... c'est la spiracle.

CHRISTOPHE.

Je l'aspire; les femmes sont plus poétiques que les maîtres braves.

AGUIROU.

Vivre les poètes, ce que les hommes; je vous accorde une demi-heure pour faire la moisson, deux une demi-heure; mais comp de sifflet vous préviendra qu'il est temps de dégainer; le retour-vous est au château du Duc.

CHRISTOPHE.

O péonies! O dieux lares!... vous êtes donc revus vos fils?

PIÉTRO.

Le chef est digne de retour?

AGUIROU.

Non, je l'attendais ainsi que le marquis.

LE DOCTEUR.

Le marquis... marquis d'Arcazon?

AGUIROU.

Morcos ou... c'est le mot... c'est par nous un qu'il a trouvé des fleurs dans la poche d'un g... (Il se rappelle de son g...)

TAUPIER.

Le chef s'absente bien souvent depuis quelque temps.

AGUIROU.

Né-fant-il pas qu'il étudie le latin, qu'il prépare ses expéditions, qu'il voit de l'écriture les manuscrits de données par le marquis? qu'il s'occupe de nous à l'école de latin?

LE DOCTEUR.

Je crois plutôt qu'il s'occupe de ses amours.

PIÉTRO, secouant.

Ah!

CHRISTOPHE, déclamant.

Amour, amour, tu perdis Thomas!

AGUIROU.

Bah! sa passion pour la Marseillaise commence à lui servir.

LE DOCTEUR.

Aussi n'est-ce pas de Margarita que je veux parler.

PIÉTRO, secouant.

De qui donc?

LE DOCTEUR.

Vous savez, cher ami, que j'ai quelque peu étudié la médecine et que je suis assez bon physionomiste.

AGUIROU.

Qui, c'est pour ça qu'on t'appelle le docteur.

LE DOCTEUR.

Et bien, j'ai remarqué que depuis quelque temps entre il y a un chef est inquiet, préoccupé; ses absences sont plus fréquentes, plus longues; son intérêt pour sa personne, je l'ai suivi plusieurs fois et j'ai à bon droit raison pour croire qu'il est amoureux.

PIÉTRO.

Amoureux!

LE DOCTEUR.

Oui, et d'une autre femme que Margarita.

SCÈNE III.

LES DEUX, MARGARITA. Elle porte le costume des physionomistes italiennes, physionomie orange et orange; elle s'approche sans être aperçue et frappe sur l'épaule du docteur.

MARGARITA.

En es-tu bien sûr, docteur?

TOUR.

Margarita!

MARGARITA.

J'ai donné au chef mon âme et ma vie. J'ai foi dans son amour comme j'ai foi dans la Malone, et tant que je n'aurai pas vu de mes yeux, entendu de mes oreilles la preuve de sa trahison, je tiendrai pour sages et lâches les calomnies de ses ennemis.

PIÉTRO, à part.

Oh! comme elle l'aime!

LE DOCTEUR.

Espion, moi!...

AGUIROU.

L'air!... vous avez le temps de vas il quitter l'air, si bien vous semble; ici, de semblables préjugés peuvent être dangereux... Tenez, on ne s'observe de ça, on s'observe à chevalier, à parons-nous et n'oubliez pas bien signal.

CHRISTOPHE, secouant.

Que ce sifflet se fasse entendre Aussitôt vous venez à nous, Sans un instant nous faire attendre, Voler... voler auprès de vous!

PIÉTRO, secouant.

Docteur, j'aurais dû donner la preuve de ce que je te dis avant tout à l'heure?

LE DOCTEUR.

Oui.

PIÉTRO.

Quand?

LE DOCTEUR, regardant ses doigts et faisant un mouvement de surprise à l'instant.

PIÉTRO.

Où est-il?

LE DOCTEUR.

Ici.

MARGARITA, s'éloignant pensif.

Si cet homme avait dit vrai tout cela!

LE DOCTEUR, à part.

Mais, de cet endroit, tu pourras tout voir. (Il se rappelle de son g... pendant que Margarita et sa société entrent de l'autre.)

SCÈNE IV.

M. BEAUVOISIN, MADAME BEAUVOISIN, ISABRE, LAMBERT, puis THOMAS.

BEAUVOISIN.

Venez, Mesdemoiselle, mon chef bien-aimé, nous sommes arrivés, vous l'avez vu de maître Clapart, un tel indicé de Thomas et de nous attendez... (Il se rappelle de son g...)

THOMAS, parlant à la femme.

Monsieur!

BEAUVOISIN.

As-tu retenu cette chambre?

THOMAS.

Oh! oui, Monsieur, et même cette touille, qui vous appartient et sous laquelle vous pouvez vous asseoir.

LAMBERT.

Mais foi, ce n'est pas de l'air; il y a une heure au moins de la ville Saint-Antoine à ce petit village de Saint-Hilaire; ma route doit être fatiguée.

ISABRE.

Moi, ma mère? je suis prête à recommencer, si bon vous en est.

LAMBERT.

Jambes de saint-ant... Ah! je me souille, mon enfant... (Il se rappelle de son g...)

BEAUVOISIN, à Thomas.

En bien! que fais-tu là, es-tu de bon! n'entends-tu pas?

THOMAS.

Si, Monsieur... j'entends. Et si que Monsieur demande des choses.

ISABRE.

Eh bien! pourquoi ne descends-tu pas?

THOMAS.
Impossible Monsieur.

BEAUVOISIN.
Comment, impossible?

THOMAS.
Sans doute; que m'a dit Monsieur en m'envoyant ici?

BEAUVOISIN.
De me faire garder une chambre à l'auberge du Dauphin-Couronné, après?

THOMAS.
Eh bien! Monsieur, je la garde.

BEAUVOISIN.
Comment, tu la gardes?

THOMAS.
Oui, Monsieur; si parait qu'il y a beaucoup de voleurs dans le pays, et pour être sûr qu'on ne vous la volera pas, je la garde moi-même.

BEAUVOISIN.
Imbécille! veux-tu descendre tout de suite?

THOMAS.
C'est bon, Monsieur, c'est bon, ne vous fâchez pas! (Il disparaît.)

LAMBERT.
Ce garçon n'a pas inventé la poudre.

BEAUVOISIN.
Il est hôte comme un Anversois... mais il nous est devenu... (à Thomas qui entre avec de l'argent) Des choses pour tout le monde!... Ah! vous voilà, Monsieur Clapot, mais dit-moi ici, est-ce plus aisé; voulez-vous la recevoir aussitôt que les deux le sont, que nous attendez de servir arrivés.

CLAPOT.
M. le marquis de Bussac et son frère ont le comte Leoni?...
BEAUVOISIN.
Ah! ah! vous connaissez M. le marquis de Bussac, Monsieur Clapot?

CLAPOT.
Qui ne connaît M. le marquis de Bussac? c'est le dernier représentant d'une des plus vieilles familles du Dauphiné.

BEAUVOISIN, à Lambert.
Voulez-vous entendre, beau-frère?

CLAPOT.
Quant à M. le comte Leoni il est l'un de M. le marquis, c'est tout dire.

BEAUVOISIN, bas, à Lambert.
Vous entendez, beau-frère, vous n'en dites rien! (Haut) C'est bien, Monsieur Clapot, laissez-moi maintenant... (à Thomas qui s'en va.) Eh bien! que fais-tu là?

THOMAS.
Je garde votre chambre, Monsieur.

BEAUVOISIN, lui lançant un coup de pied.
Garde ceci avec pour l'entreprendre le respect?... s'abre de honte!... à savoir devant ses maîtres!...

THOMAS.
Ce n'était pas devant, Monsieur, c'était derrière!... (à part, au cœur) Ça vaut bien deux écus, ma conscience est tranquille.

LAMBERT.
Ah ça! voyez, maintenant que nous voilà seuls, parlez un peu de vos projets, de vos plans pour le bonheur de cette chère enfant!... Depuis hier au soir que je suis arrivé de Lyon, nous avons à peine eu le temps de causer... vous m'avez dit que le marquis était venu de songer sérieusement à la marier... ne craignez pas, ma fille, belle et jolie comme tu es, tu feras certes le bonheur d'un honnête homme... Mais il faut au-ssi que tu sois heureuse, tu, et pour cela, il faut bien choisir... D'accord, n'as-tu bien quelqu'un?

MADAME BEAUVOISIN.
Ah! mon frère... une semblable question...

LAMBERT.
Parlez! ma sœur, une semblable question est la première que l'on doit adresser à une jeune fille qui veut se marier, craignez-vous donc que j'ai quitté Lyon et mes importants travaux d'entrepreneur de la ferme pour venir causer d'enfants et de mariages?... Vous m'avez fait l'honneur de me consulter sur le choix du mari, et est tout simple que j'interroge d'abord le cœur de votre fille, nous étudierons ensuite le caractère du futur.

BEAUVOISIN.
Ma fille aimera l'homme que son père aura choisi.

LAMBERT.
Joli système!... Vous choisissez pour vous, mais votre fille aimera pour elle.

ISABELLE.
Mon oncle, je suis trop le respect que je dois à mes parents pour avoir une autre volonté que la leur.

LAMBERT.
Le respect, le respect...

STACTOSIN, se levant.
Bien dit, il a fille! (regardant le tableau du saint-empereur) S'abre du bon! le leur tableau!

CHRISTOPHE, s'approchant.
Bonne italienne, M. le comte... Salvator Rosa!... (Il cherche à se voler au tableau.)

LAMBERT, à part.
Allons voir, les affaires envoient personne, c'est entendu... Maintenant, voyons parmi les prétendants, quel est le plus digne de toi. Si l'un d'eux a compris le sens de votre lettre, deux jeunes gens se présentent; l'un s'appelle M. de Bussac, il est capitaine de dragons, de bonne famille, d'un caractère...

MADAME BEAUVOISIN, s'empare.
Charmant!

LAMBERT.
Ah!... c'est votre père, n'est-ce pas?

MADAME BEAUVOISIN.
Oui, mais...

LAMBERT.
Mais?...
MADAME BEAUVOISIN.
Il n'a que sa solde.

ISABELLE, à part.
Hélas!

LAMBERT, à part.
Un soupir... ah! ah! (Haut) Qu'impartit!... s'il est honnête, brave, instruit, il fera son chemin... (à Lambert) n'est-ce pas?

ISABELLE.
Certainement, mon oncle.

BEAUVOISIN.
Peut-être; mais ne vaudrait-il pas mieux, beau-frère, choisir quelqu'un qui se l'attire au bal?

LAMBERT.
Ah! ah! votre Italien, n'est-ce pas? votre comte Leoni? Et bien! parlez-moi de lui, aussi bien je ne serais pas fâché avant de me trouver en sa présence... car il vient tout regardant moi, n'est-ce pas?

BEAUVOISIN.
Oui, avec M. le marquis de Bussac; ils devraient même être arrivés.

LAMBERT.
Je ne serais pas fâché, dis-je, d'éclaircir certains doutes qui me sont venus à l'esprit.

BEAUVOISIN.
Des doutes? et sur quoi?

LAMBERT.
Sur sa famille, sur sa position, sur sa fortune.

BEAUVOISIN.
Sa famille est une des plus nobles de l'Italie, son père habitait Venise; sa fortune est immense!

LAMBERT.
Qui vous l'a dit?

BEAUVOISIN.
Lui-même.

LAMBERT.
Qui vous l'a présenté?

BEAUVOISIN.
Le marquis de Bussac.

LAMBERT.
Et qui vous a présenté le marquis de Bussac?

BEAUVOISIN.
Le comte Leoni.

LAMBERT.
Belle famille!... (Lambert, apercevant plusieurs dames qui s'arrêtent devant, s'arrête et les regarde d'éloignement.)

BEAUVOISIN, s'approchant qui le voit profondément.
Que voulez-vous? (Christophe, sans lui répondre, les présente des charbonnes.) Des charbonnes! (Christophe se retire.) Combien?...
CHRISTOPHE.
Ah! mon oncle, je ne les veux pas... je les donne.

BEAUVOISIN, à Lambert.
Ce n'est pas rien!... (Christophe, pendant ce temps, lui vole un bracelet et son montre; il les met prestement dans sa poche, puis s'approche, qui s'approche, les lui montre ensuite et s'éloigne.) Christophe court après lui!

BEAUVOISIN.
Ma sœur, mon frère... le comte Leoni!...

LAMBERT.
Leoni? Leoni? qui vous présente-t-il, soit à son nom? Ces nobles d'ancien temps, et comme des champignons, celui-là vous le séduit par quelque chose d'étrange.

BEAUVOISIN.
C'est vous!

ISABE, à part.
 Mais, il y a des moments où ses regards me font peur!

LAMBERT.
 Il ne s'agit pas comme tout le monde... il porte la mousseline et parle tout et le talon comme il avait commandé des amours... vous le voyez que vous n'avez écrit... Surtout ici des titres bien écrits, je vous le défends, pour être sur le bout d'une jeune fille, et ne devriez-vous pas interroger le père de ce jeune homme?

DE BOISSEC, à part.
 Comme il parle bien, mon oncle!

LAMBERT.
 Je ne risime et je vous dis, prenez garde d'avoir affaire à des intrigants.

MADAME BEAUVOISIN.
 Vous avez raison, mon frère.

BEAUVOISIN.
 Ti! ta! ta!... Je sais ce que je fais... (à Thomas.) Voyons, et ce Lambert?

(On entend le bruit d'un carrosse.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE BOISSEC.

DE BOISSEC, le reconnaissant.
 Allons, maraud, contre la garnison, filez le tapis, drôle!... Veux-tu donc que je me déballe avec mes escarpins?

LAMBERT.
 Quel est ce bruit?

BEAUVOISIN.
 C'est le marquis... il descend de carrosse... Voyez, mon frère, le brillant équipage!... Du diablement c'est un homme très honorable!...

LAMBERT, avec une envie.
 Ou un cousin Belle!

DE BOISSEC, au fond.
 Germain, rentre le carrosse... La Blanche, déballe les chapeaux... Fronton, apporte les fleurs pour ces dames (aux pages et aux valets.) Bonjour, marquis, bonjour! (à part.) Ah! c'est vous, cher beau, de côté de vous avoir fait attendre; mais les hommes sont imprévisibles... imprévisibles, dit le Diable! Prenez les fleurs des mains de Fronton et laissez-les sur les dames! Bonnes dames, voulez-vous me permettre de vous offrir de la part de mon jeune ami, le comte Léoni, ces roses si fraîches que l'aquilon de vos jupes?

BEAUVOISIN.
 Quelle galanterie!

DE BOISSEC, regardant Lambert qui l'observe.
 Quel est ce Monsieur?

BEAUVOISIN, avec empressement.
 Mon beau-frère, M. Lambert, entreprend sur des terres à Lyon, que j'ai l'honneur de vous présenter.

DE BOISSEC, à part.
 Un employé de la ferme! en! ah!

CHRISTOPHE, qui a vu des fleurs et un panier d'osier.
 Les fleurs! ah! j'adore le parfum des fleurs!

DE BOISSEC, bas.
 Monsieur est venu pour assister au mariage de sa charmante nièce?

LAMBERT.
 D'abord, Monsieur, d'abord, ce mariage n'est pas de ce genre... Mon beau-frère ne voudra pas, par une précipitation coupable, faire peut-être le malheur de son enfant.

BEAUVOISIN, bas.
 Prenez garde, mon frère, vous allez blesser le marquis.

DE BOISSEC.
 Le malheur, Monsieur, le malheur est dur... Quand on injurie comme M. le comte Léoni...

LAMBERT.
 Encore faut-il avoir le temps de se bien connaître.

DE BOISSEC.
 Mais il me semble qu'on nous connaît ici!...

LAMBERT, à part.
 Trop peut-être!

BEAUVOISIN.
 Mon frère!

DE BOISSEC.
 Qu'est-ce à dire? Une insulte, à moi le marquis de Boissec! Par un esprit si se désole! Contre que je cours à votre famille...

LAMBERT, indigné.
 Que dit-il, à vous, Monsieur?... Vous me levez? En effet, en

seul, on ne peut de tout ce monde... mais ce n'est pas le genre de l'insulte! Il est si simple...

MADAME BEAUVOISIN.
 Mon frère!

ISABE, bas à Lambert.
 Allez toujours, mon oncle.

BEAUVOISIN.
 Lambert, vous avez tort... vous avez été aveuglément aux méchancetés proposées... l'air de M. le marquis, et vous ne devriez pas en parler de la sorte.

DE BOISSEC, à part.
 Mais!... cet homme est si... Il faut à tout prix nous débarrasser de lui. (Il cherche ses yeux et aperçoit Taupier.) Ah! quel mon affaire? Il les fait agir; Taupier s'approche en regardant son chapeau... De bonne lui jette son pied de derrière; bas et raplaté. (Ce homme nous gêne. Il dégage Lambert.) Une querelle... un coup de canot... Va!...

TAUPIER.
 Mettez bien, nous bon soir!

DE BOISSEC, à Lambert.
 Je vous, Monsieur, que l'on m'a montré dans votre esprit; en effet pas la première fois que je suis en tort. À la calomnie... Mais cette fois, comme de toutes, j'en triompherai... Si vous êtes un de ces hommes qui vivent sans passion, vous voudriez tout ce que l'on vous a fait gratuitement, et vous retourneriez j'en suis sûr, les paroles un peu vives qui vous ont échappé.

BEAUVOISIN.
 Tant de modération! tant de noblesse! ah! mon frère! mon frère!

LAMBERT.
 J'ai peut-être été un peu loin, c'est vrai!...

ISABE.
 Mais non, mon oncle!...

LAMBERT.
 Que voulez-vous? je ne saurais pas cacher mes impressions, et je vous assure que j'arrive terriblement prevenu contre vous, Monsieur le marquis, et contre votre protégé.

DE BOISSEC.
 Conservez que c'est au moins de l'injustice, car le comte Léoni vous est inconnu.

LAMBERT.
 Inconnu, c'est le mot. C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom, et pourtant j'ai habité l'Italie.

DE BOISSEC, à part.
 Diable!

LAMBERT.
 Mais j'étais... je m'informerais!...

ISABE.
 C'est cela, mon oncle, interrogez-vous... prudemment... longuement!...

LAMBERT.
 Mais puisque votre envie ne vient pas, je propose de ne pas s'en aller de plus longtemps ces dames. A table! allons! à table! (On s'avance.)

TAUPIER, joint Germain et bouscule rudement Lambert.

Prenez donc garde, hérald!

LAMBERT, se relevant.
 Que veut cet ivrogne?

TAUPIER.
 Ivrogne?... Je crois qu'il m'a appelé ivrogne... C'est une insulte, ça!...

LAMBERT, le repoussant.
 Allons, jura d'ici!

TAUPIER.
 Il m'a frappé!... (Il fait sa prière. Rogissol, Christophe et plusieurs autres s'élèvent derrière tout à coup.)

BEAUVOISIN.
 Quels sont vos braves?

LAMBERT.
 C'est en question!...

DE BOISSEC, avec bouger de place.
 Je vite à votre secours.

ISABE, poussant un cri.
 Mon oncle!...

TAUPIER, tirant son colosse.
 Tenez! voilà comment je me venge, diable!... (Il tire son colosse.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LEONI.

LEONI, arrête le marquis et le retient à son pied.
 Arrête, diable!... (Tous les hommes présents font un mouvement et se retirent à distance.)

BEAUVOISIN.
 Et si lui?

DE BOISSÉ, bas à Léoni.
Comprends-tu maintenant pourquoi Tappet voulait jouer du violon ?

LÉONI, bas.

Partie remise. (bas.) Vous avez mal interprété le sens de mes paroles, Monsieur... je répétais les propos des banlits... Mais je suis loin de partager leurs préventions... La femme, Monsieur, la femme! ou en serions-nous sans cette admirable institution!

BEAUVOISIN.

A la bonne heure! vous voyez que vous vous entendez à merveille. (On entend un signal au dehors.)

DE BOISSÉ, bas.

Le signal d'alarme! que se passe-t-il ?

LEONI, bas.

Il faut partir... (bas.) Mandrin, avez-vous donné des ordres pour le départ? Les dames ont-elles pu se faire une promenade dans la forêt.

DE BOISSÉ.

Vous m'y faites penser; mon carrosse est à leur disposition, je vais faire atteler.

LEONI.

Et moi, je vais faire seller mon cheval, je vous servirai d'escorte; par le temps qui court ce n'est point une précaution inutile... Cinq minutes, Messieurs, et tout sera prêt. (La sonnerie.)

SCÈNE VII.

BEAUVOISIN, MADAME BEAUVOISIN, LAMBERT, SAURE, THOMAS.

BEAUVOISIN.

Eh bien, beau-frère, convenez que le comte Léoni est un jeune homme étonnant, et que je n'aurais pu imaginer un grand seigneur. On ne saurait faire un meilleur choix.

LAMBERT.

Il me semble que M. de Saulaines, lui aussi, porte un beau nom... donnez-vous le temps...

MADAME BEAUVOISIN.

Mon frère a raison, si on ne peut se leure n'a que d'un sept ans. M. de Sormane, d'après la lettre qu'il nous a écrite, est arrivé aujourd'hui ou demain dans le pays, et l'est exposé en raison; les termes de sa lettre faisaient pressentir un changement dans sa position, dans sa fortune; peut-être attendra quelques jours, le cœur de notre chère enfant décidera la question.

BEAUVOISIN.

Son cœur... son cœur!... oui, si son cœur est d'accord avec ma volonté... (Bruit dans la cour.) Qu'y a-t-il? Je ne me trompe pas... c'est bien lui!... Parbleu, mon frère, vous pourriez tout à l'heure à la place votre choix entre les deux prétendants à la main d'Émile; car, soit hasard, soit providence, voici M. de Sormane qui arrive à point nommé pour établir la comparaison...

MADAME BEAUVOISIN.

M. de Sormane!

SAURE, à part.

Léni!

LAMBERT, à part.

Eh! n'est-elle pas là!... elle l'aime!

SCÈNE VIII.

Les mêmes, DE SIMIANE, en draps de ville.

BEAUVOISIN.

Eh! c'est M. de Simiane!

DE SIMIANE.

Monsieur Beauvoisin!... madame Beauvoisin!... madame! quelle charmante et heureuse rencontre... (à madame Lambert.) Monsieur!

BEAUVOISIN.

M. Lambert, de Lyon, mon beau-frère.

DE SIMIANE, à part à Lambert.

Ah! Monsieur, j'ai si souvent entendu mademoiselle Emile faire l'éloge de votre cœur, que je suis fier de servir la main loyale de l'homme que je regardais comme son second père.

LAMBERT, bas.

Monsieur!... (Bas à madame Beauvoisin.) Il est charmant.

MADAME BEAUVOISIN.

N'est-ce pas?... quel bonheur qu'il soit sans fortune!

BEAUVOISIN, à de Simiane.

A quel heureux hasard devons-nous votre présence dans ce logis?

DE SIMIANE.

Ce n'est point au hasard; j'ai sollicité moi-même une dis-

tion dans le Dauphiné. Je n'ai pas besoin de vous dire les motifs qui m'y ont attiré... vous les devinez, n'est-ce pas?

BEAUVOISIN.

Où, où, nous causerons de cela...

DE SIMIANE.

Ah! Monsieur, j'ai tant de respect d'artifice, si heureux en pensant que j'allais vous revoir, que je n'ai pas eu la force de me résigner aux tentatives de la nature; j'ai puque des deux à quelques lieues de ce village, nous avons eu dans ma chambre à part l'entrevue, et je me dirai à la traversée et vers la cité Saint-André quand vous passerez...

DE SIMIANE.

Votre compagnie! Coratez à vos vœux pour rendre visite à la tête de votre coin, s'il vous plaît!

DE SIMIANE, bas.

C'est la vérité!... Il n'y a rien de plus facile le soir de partir la province des tentatives qui l'ont empêché, une promesse d'accomplir même n'a été faite, si je parvenais à l'acquiescer du célèbre Mandrin.

DE QUARON, qui a écrit, social et romantique.

Ah!...

LAMBERT.

C'est une promesse d'ailleurs, mais Monsieur, de lever la société d'un pareil maître, c'est rendre service à l'humanité, et St. André ne saurait trop recommander le succès d'une pareille entreprise.

DE SIMIANE.

Où! je réussis, je le jure!

BEAUVOISIN.

Je vous félicite, Monsieur, de l'ouvrage qui vient de vous être accordé, mais le succès est en moins de deux ans, et jusqu'à présent n'est changé dans votre portefeuille.

DE SIMIANE.

Pardons!... j'ai fait un héritage.

BEAUVOISIN, riant.

Vous?

DE SIMIANE, bas.

J'ai oublié de vous parler de cela... Étonné!... Je devrais savoir pourquoi que c'est une nouvelle circonstance pour de grands parents... Que voulez-vous? Je n'ai jamais pu s'apercevoir par l'habitude, moi! j'ai mesuré votre labeur, le chiffre d'un tel fait tant saugrenu sur un acte.

LEONI, qui vient de rentrer et qui écoute au fond.

Ouais! un rival!

DE SIMIANE.

Comme je vous le disais, j'ai fait un héritage, oh! bien modeste, si l'on juge par les noms d'amicaux que j'ai pris hier à Vienne, l'un d'eux, ancien parent de ma part, m'en a fait six mois, m'a installé son légataire universel; l'héritage se compose de cinq ou six mille livres en espèces et d'un vieux château situé au beau milieu de La Crete de Flanclères, à quel quel lieues à l'est de ce village.

BEAUVOISIN.

Comment nommez-vous ce château?

DE SIMIANE.

Jadis on l'appelait le château de Valrose, mais depuis la mort de mon oncle, qui habitait seul ce vieux manoir, les paysans des environs, effrayés de paraître après lui, et de l'histoire de fantômes, de revenants, l'ont appelé autrement, et le nomment...

SCÈNE IX.

Les mêmes, LEONI.

LEONI, s'avançant.

Le château du Diable.

DE SIMIANE.

C'est cela, le château du Diable!... Mais pardons, Monsieur, vous connaissez cet antique manoir?

LEONI.

Oui, Monsieur.

BEAUVOISIN, à de Simiane.

M. de Sormane, un de nos amis.

DE SIMIANE.

Parbleu, Monsieur, vous m'avez dit fort en me disant quelle est la valeur de son propriété et pourqu'on l'on s'est permis de la débaucher.

LEONI.

C'est un vieux castel féodal dont les tours menées et ruines, sombre, isolé, inhabitable, sa valeur est peu considérable, ses revenus sont presque nuls.

DE SIMIANE, bas.

Merci! le portrait n'est pas floué.

LEONI.

Quant à ce nom qui lui a été donné, ce n'est pas sans quelque raison.

DE MANDRIN, valet.

Et qui, monsieur le comte, vous croyez à ces histoires de dames félines?

LEONI.

Je crois aux apparitions spirituelles, moi, Monsieur; le monde créé ne s'arrête pas aux limites du monde visible. De même, qu'il y a des animaux si petits qu'ils échappent à notre vue, ne peut-il y avoir aussi des corps si diaphanes qu'ils deviennent invisibles, excepté dans de certains moments, à de certaines heures et dans de certaines conditions?

M. DE VOLTAIRE, en son effroi.

Qui... oui... cela peut être.

DE SIMIANE.

Allons donc, monsieur le comte, vous voulez rire. Parbleu! si j'osais vous proposer un moyen d'éclaircir vos doutes et les miens, car je commence à trembler pour mon héritage... je vous dirais: La source est superflue... la forêt est pleine d'ombres et de fraîcheur... à défaut d'aventures surréalistes, nous pourrions offrir une délicieuse promenade à ces dames... allons visiter le château de mon oncle.

LAMBERT.

C'est une idée!...

MADAME BEAUVOISIN.

M. le marquis de Bois-ne, un ami de M. le comte, a bien voulu nous proposer son château.

LAMBERT.

Nous allons entrer au hasard dans la forêt, voici un but.

BEAUVOISIN, bas.

Y pensez-vous, mon frère, un lieu hanté par des esprits, je n'y vais pas!

THOMAS.

Non... Monsieur... ce n'est pas notre place...

LEONI.

Je vous ai prévenu du danger, libre à vous de le braver.

ISAGRE.

Oh! je n'ai pas peur en compagnie de mon oncle... (Regardant de nouveau.) et de... de ces Messieurs.

DE SIMIANE, appelé son frère.

Lucibard, tu attendras ici M. de Lorry, mon lieutenant, et tu lui diras que je vous rejoindrai ce soir à la côte Saint-André.

LOUBARD.

Oui, mon capitaine.

DE BOISNE, regardant.

Le château est à vos ordres, belles dames.

BEAUVOISIN.

Viens avec nous, Thomas, tu installeras sur le siège à côté du cocher... plus nous serons nombreux et moins nous aurons de dangers à courir!

THOMAS, tremblant.

Des dangers... permettre, Monsieur, chaque visiteur courant au danger, plus il y aura de visiteurs, Monsieur, plus il y aura de dangers courus.

LAMBERT.

Poltro!

BEAUVOISIN.

Si nous exportions des armes?

DE SIMIANE, soufflant.

J'ai mon épée; d'ailleurs il est probable que nous n'aurons à lutter que contre les hiboux et les chauve-souris.

THOMAS.

Je tremble!...

LAMBERT.

Allons, Mesdames, en voiture. (Se tournant par la droite. Léoni va les suivre quand Margarita l'arrête.)

SCÈNE I.

LEONI, MARGARITA.

MARGARITA, s'approchant de Léoni à voix basse.

Léoni! où allez-vous? quels sont ces gens?

LEONI.

Des imprudents qui veulent visiter le château du Diable... il faut qu'ils trouvent les habitants prêts à les recevoir... Comprenez-les!...

MARGARITA.

Oui.

LEONI.

Le marquis va les égarer dans la forêt... tu as une heure pour tout disposer...

BEAUVOISIN, de la cuisine.

Attendez, monsieur le comte, allons. On roule! en route!...

LEONI.

Ne vous... (bas.) Adieu!... de la prudence... de l'adresse! (il sort.)

SCÈNE XI.

MARGARITA, seule, puis PIETRO, LE DOCTEUR, ROQUAIROL, TAUPIER, PAYSAN ET PAYSANNE.

MARGARITA, seule, les regardant s'éloigner.

Une renouée due au hasard... des curieux indiscrets qu'il s'agit de dépister... Allons, j'étais folle!

PIETRO, s'approchant de Margarita.

Margarita! tu es trahie! Margarita! il en reste une autre!

MARGARITA.

La preuve?

PIETRO, à voix basse.

La preuve, je te la donnerai au château du Diable.

MARGARITA.

Eh bien... au château du Diable!

TOUS LES BANDITS, à voix basse.

Au château du Diable! (Ils partent tous. La musique des salons-banques reprend avec énergie. Les paysans se précipitent en foule vers le château en posant des sacs joyeux.)

Acte deuxième. — Deuxième tableau.

La forêt de Fachères. À droite, le château du Diable dont on aperçoit les tours et toits, au fond, un rideau de grands arbres. — Un feu d'artifice, commencement d'orage. — Les bandits gardent le château. — Au lever du rideau on entend un signal de loin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROQUAIROL, CHRISTOPHE, TAUPIER, LE DOCTEUR, BANDITS.

ROQUAIROL, maître.

Nous voici arrivés... entrez dans le souterrain, préparez les sucrés, les biscuits, allumez les torches, gardez les trappes et les portes secrètes. Vous autres, restez avec moi et veillez.

LE BANDIT.

Il y a donc du nouveau M. Roquairol?...

ROQUAIROL.

Des visiteurs indiscrets qu'il s'agit de guérir de la curiosité, ne péché, le plus dangereux de tous... pour nous. — Apportez-moi du tambour.

LE DOCTEUR.

Vous voulez battre de la raie, lieutenant?...

ROQUAIROL.

Docteur, mon ami, tu n'es qu'un âne. Ce tambour va me servir pour une expérience scientifique. (Au bandit qui apporte le tambour.) Bien! dépose-le ici... Maintenant, doucet-cha! un verre plein d'eau.

TAUPIER.

Vous allez boire de l'eau, lieutenant?

ROQUAIROL.

Pi donc!... Un savant de mes amis m'a affirmé ce matin que ce verre plein, posé sur un tambour, pouvait remplacer la meilleure sentinelle... Au moindre bruit, ce bruit fut-il inaudible à l'oreille, ce tambour fera entendre de sourds grondements, au moindre brassaillement de l'air ou du sol, cette eau tremblera... avertissement précieux dont je vais faire l'essai à l'instant même. (A Christophe qui entre.) Eh bien! Christophe, tu descends de l'observatoire? qu'as-tu vu? qu'as-tu entendu?...

CHRISTOPHE.

Rien, lieutenant... aussi loin que la vue peut s'étendre, je n'ai aperçu que les allées désertes, je n'ai entendu que le cri des oiseaux ou le murmure de l'eau... il est vrai que les voiles de la nuit commencent à s'étendre sur la nature assoupée... et que l'orage gronde au lointain tapant et sifflant!

LE DOCTEUR.

Ce diable de Christophe... toujours poétique dans ses expressions, toujours recherche dans sa mise!

CHRISTOPHE, jouant avec ses spéculations d'optique.

Je me souviens encore d'avoir fréquenté la bonne société... Ah! c'est la fatalité qui m'a fait ce que je suis... Je devrais marcher de pair avec M. de Voltaire... Au lieu de cela, je ne suis qu'un misérable bandit, comme vous.

LE DOCTEUR.

Dis donc, M. de l'Empyrée, si tu préfères bien être plus respectueux pour tes collègues.

CHRISTOPHE.

Vous, mes collègues!... autre décision!... j'en du destin cruel!... c'est vrai, vous êtes mes collègues, comme les collègues d'Ulisse étaient ses collègues de ce héros.

BOCCARFOL.

Voilà, cette eau vient de frémir... elle s'agit... escor...
(Courtir! s'agit dans la courbe.) C'est un des mètres.

CHRISTOPHE, regardant.

Pietro! Margarita!

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIÉTRO, MARGARITA.

PIÉTRO.

Je te l'ai dit, Margarita, tu es trahie... J'ai entendu des paroles d'amour s'échapper de ses lèvres... un projet de mariage...

MARGARITA.

C'est impossible...

PIÉTRO.

Je te dis que j'ai entendu de mes oreilles, vu de mes yeux.

MARGARITA.

Non, je ne croirai jamais à une aussi lâche trahison... moi qui lui ai donné tant de preuves de mon amour... moi, dont le dévouement, le zèle infatigable, ne lui ont jamais fait défaut; moi qui, vingt fois peut-être, lui ai sauvé la vie; moi qui l'aime enfin, comme jamais il ne sera aimé!... moi, à qui il a juré une fidélité éternelle!... Non, non! je te le répète, c'est impossible!...

PIÉTRO.

Et pourtant, c'est vrai!

MARGARITA.

Tais-toi!... Il a quelque but caché pour jouer cette comédie, quelque plan qu'il m'expliquera. Car il me dit tout, j'ai la moitié de ses secrets, comme il a la moitié de mon âme!

PIÉTRO.

Pourtant...

MARGARITA.

Ah! je sais pourquoi tu cherches à le perdre dans mon esprit, bon Pietro, tu es jaloux!

PIÉTRO.

C'est vrai, je suis jaloux parce que je t'aime toujours, Margarita... mais, depuis deux ans, une jalousie me m'a pris en pitié de te suivre comme un chien fidèle. Je souffrais en voyant ses carresses, à lui, mais j'étais sûr que ces carresses, parce que je me disais : il t'aime, elle est heureuse!... Depuis le jour où cet homme s'est emparé de ton cœur, j'ai compris que je n'étais plus rien pour toi... je t'ai suivie parce que je ne puis vivre que près de toi, parce que, aussi loin que se reporte ma mémoire, elle te présente à moi comme le complément indispensable de ma vie... Enfants de père constamment en lutte avec la société, nous avons grandi ensemble, exposés aux mêmes privations, aux mêmes périls; mon amour a commencé avec mon existence, il me soutiendra qu'avec elle. Mais cet amour est si grand, si sacré, qu'il va jusqu'au sacrifice de moi-même!... Oui, je le jure, si tu étais heureuse, je me tairais. Comme je me suis tu jusqu'à ce jour... Mais une trahison se prépare qui peut te briser le cœur, et je viens te dire : Déjoue cette trahison, Margarita, défends ton amour, comme je défendrais ta vie, non, si jamais elle était menacée!...

MARGARITA, avec douceur.

C'est donc vrai, mon bien?

PIÉTRO.

Dans un instant tu pourras t'en convaincre toi-même... ne va-t-il pas venir avec elle dans ce château? ces vieilles maîtresses ont mille retraits cachés... tu pourras les entendre sans être vue, tu pourras les voir sans être entendue... Maintenant le sais-tout... à toi d'agir. (Bruit de débris.)

BOCCARFOL.

Avertis les voient... chacun à son poste... (Coup de tonnerre.) Ah! ah! le tonnerre!... Allons! allons! grâce à l'orage, notre tâche sera facile.

MARGARITA, à Pietro.

Viens donc... et malheur à lui si tu m'as dit vrai, Pietro! (Bruit de débris.)

Troisième tableau.

Le décor change. Le rideau d'arbres placé au fond, s'avance jusqu'à la devanture du théâtre, et en s'écartant laisse voir une des façades du château. Cette façade est divisée horizontalement en deux parties. Le rez-de-chaussée est fleuré par une muraille ornée, soutenue par des contreforts et percée au milieu du soi par un amoncellement d'un échappement des fenêtres au-dessus. Le premier étage, ouvert aux yeux du public, représente une grande salle garnie de meubles tapissés. À droite, au premier plan, une vaste cheminée sculptée; au deuxième plan, une porte, au fond, une fenêtre ouvrant sur la campagne. — À gauche, au premier plan, une porte ouverte; au deuxième plan, une autre porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BEAUVOISIN, MADAME BEAUVOISIN, SAURÉ, LAMBERT, LE COMTE LEONI, M. DE SIMIANE, THOMAS.

DE SIMIANE, entrant, suivi de Thomas qui porte une lumière.

Eh bien! vous voyez que ce château est vraiment comme les autres; un peu plus vieux, un peu plus délabré, peut-être, mais au fond un joli château de procureur, dans lequel il ne se passe que des choses fort naturelles.

LAMBERT.

C'est vrai!...

MADAME BEAUVOISIN.

Naturelles!... Hé!... Trouver-vous naturelle la soudaine disparition du marquis de Boursac? A peine avons-nous franchi le pont-levis, il était à mes côtés, je me retourne... plus personne!...

LEONI.

En effet, cette absence commence à m'inquiéter.

DE SIMIANE.

Bah! il ne sera arrêté pour admirer le site qui est superbe, vu surtout à la lueur des étoiles... il va nous rejoindre, car tant lui-même de vos frayeurs... Regardez donc, Mesdames, la belle chose qu'un orage!... Jusqu'où est à l'abri.

MADAME BEAUVOISIN.

Oui... oui!... c'est magnifique!... Mais, comment ferons-nous pour regagner la côte Saint-André? la pluie tombe par torrents... les routes seront impraticables!...

DE SIMIANE.

Acceptez l'hospitalité que vous offre le seigneur de ce château... j'ai aperçu en entrant ici une chambre en assez bon état... ces dames pourront s'y réfugier pour y passer la nuit... Il n'y a que deux portes à cette chambre, monsieur Lambert et monsieur Beauvoisin commenceront d'un côté votre chambre et je prendrai l'une des autres... demandez le compte et moi, nous nous installerons ici, et nous parlerons l'autre... puis, demain, quand le soleil aura séché les mauvais rêves, nous partirons vers et dispos.

LAMBERT.

Qu'en dites-vous, Mesdames?

MADAME BEAUVOISIN.

Passer la nuit ici... ma foi, non... j'ai été encore mieux affronté les foudres.

THOMAS.

Oh! excusez Monsieur à raison!

LAMBERT.

Vous n'y pensez pas... ce serait exposer la santé de ces dames... (à lui) Et puis, la forêt n'est pas sûre!...

MADAME BEAUVOISIN.

Diablotin que faire?...

MADAME BEAUVOISIN.

Rester où nous sommes, bien sûr... quelques heures sont bientôt passées... que pourrions-nous craindre?

LAMBERT.

Bien, absolument... Monsieur de Simiane, ces dames acceptent l'hospitalité que vous leur offrez dans le manoir de vos aïeux.

BEAUVOISIN.

Permettez!... permettez!...

LAMBERT.

Que diable! mon beau-frère, vous ne pouvez vous montrer plus difficile que votre femme et votre fille... et puisqu'ils acceptent... Allons, venez prendre possession de votre appartement... et laissez ces Messieurs s'installer ici. Demain, au point du jour, je me charge de réveiller tout le monde!...

MADAME BEAUVOISIN.

Je ne dormirai pas.

THOMAS, à part.

Mi rui.

LAMBERT.

Au revoir, Messieurs!...

MADAME BEAUFORT.

Bonne nuit!

DE SIMIANE.

Dormez sans crainte, Mademoiselle, l'amitie vous garde contre les périls humains, et votre innocence vous protège contre les pièges du Diable.

ISAURE.

Bonsoir, Messieurs. (Se portant par la gauche. — L'ami disparait par la porte opposée.)

SCÈNE II.

DE SIMIANE, THOMAS.

THOMAS.

Pardou, Monsieur...

DE SIMIANE.

Que venez-vous, mon garçon?

THOMAS.

Vous avez bien pensé à veiller sur ces dames, mais moi, Monsieur, vous m'avez oublié.

DE SIMIANE.

Comment?...

THOMAS.

Qui est-ce qui veille sur moi?

DE SIMIANE.

Eh bien! tu resteras ici avec nous...

THOMAS.

J'aimerais mieux être avec ces dames, Monsieur...

DE SIMIANE.

Hein?

THOMAS, poliquement.

Où? Monsieur, ce n'est pas de qui vous pensez... Je vais vous dire, voyez-vous, je suis un être faible, mais... je suis nerveux... et la moindre émotion... Enfin, j'aimerais mieux être garde des deux côtés...

DE SIMIANE.

Pultreux! Tiens, allons du feu dans cette grande cheminée pour se distraire.

THOMAS.

Aller chercher du bois! Vous laissez seul... non, Monsieur, non, je ne vous quitterai pas!

DE SIMIANE.

Tu n'as pas besoin de sortir; prends ces vieux meubles...

THOMAS.

Où comme ça! (Il tire un meuble et attire le feu.)

DE SIMIANE, s'occupant d'être au près de l'âtre.

Ah! j'avoue qu'on est bien dans ce fauteuil... je suis un peu fatigué... Dix heures à franc étrier... je cèderais volontiers au sommeil, si je n'avais le plaisir de votre société, M. le comte... (Se levant.) Tiens, il n'est plus là.

THOMAS.

Il y a de la magie, Monsieur... tout le monde disparaît dans ce château... on nous prend pour des musardes... notre tour viendra.

DE SIMIANE.

Le comte s'est mis à la recherche du marquis, sans doute; ah! c'est étonnant comme ce feu m'endort... mes pensées se ferment malgré moi... tu meveilleras à la moindre alerte!

THOMAS, à voix basse.

Il va dormir!... Ah! mais non!... Monsieur... Monsieur!

DE SIMIANE.

Qu'y a-t-il?

THOMAS.

Entendez-vous?

DE SIMIANE.

C'est l'orage... Hélas... place mes pistolets à portée de ma main... si les fantômes viennent nous visiter... C'est avec cela que nous engagerons la conversation...

THOMAS.

Des armes!... un homme qui dort... un vieux chib... des vieux ours... des vieilles tapisseries... des vieux meubles et le silence... surtout... c'est effrayant!... Ah! le feu va s'éteindre... (Il s'agenouille près du feu et se met à souffler et chante pour se donner du courage. — Pendant ce temps, on voit de la explosion de poudre, un habitué s'approche de l'âtre, ôte les bûches des pistolets et les registre près de lui, il lui attire vers son épée et disparaît sous la tapisserie.)

THOMAS, se réveillant.

Hein?... J'ai bien entendu... non... c'est le vent... ou c'est Monsieur qui ronfle... (On entend de vains gémissements, des cris de douleurs et des barlements humains.) Ah! (Il se lève.)

DE SIMIANE, s'écriant.

Qu'est cela?... (Il tire la sonnette.) C'est une plainte... sans doute... mais les mystificateurs voudront bien se souvenir qu'il y a des dévils...

THOMAS, tremblant.

Où... il y a des dames... ici...

DE SIMIANE.

Ce qui ne serait qu'un jeu pour nous peut devenir une torture pour elles... (Le bruit redouble.) Encore! Vive-Dieu! je suis curieux d'avoir le mot de cette énigme.

THOMAS.

Allons-nous-en, Monsieur; moi, je ne suis pas curieux.

DE SIMIANE.

C'est de ce côté!... (Il veut s'élançant vers la porte latérale. — Un spectre, couvert d'un voile, paraît sur le seuil et lui barre le passage.)

THOMAS, poussant un cri.

C'est le diable!...

DE SIMIANE, armant sa pistolette.

Pardieu! je vais savoir si de spectre est une ombre ou un corps!... (Il tire, le coup de part pas.) Ah! mon épée!... ils m'ont pris mon épée... n'importe... je vais... (Le spectre s'en va s'élançant, et fait à l'instant des tours et des tours des états, d'effrayants de toutes les manières, s'emparant de Simiane, le débarrassant et l'entraînant par la porte secrète.)

DE SIMIANE, se débattant.

Misérables!... misérables!...

THOMAS, venant à l'aide.

Grâce! seigneurs démons! grâce! moi, je suis en état de péché mortel, je m'accuse d'avoir volé deux écus à mon maître de maître!... (Les fantômes dansent autour de lui une danse infernale. Il s'écroule en poussant des cris. Les spectres disparaissent. — Changement à vue.)

Quatrième tableau.

Le décor change dans la partie supérieure; la muraille s'écarte et découvre une cave voûtée éclairée chaudement par les lueurs d'une fournaise ardente. — Mandrin est assis, un masque sur le visage. Les bergands amènent M. de Simiane, l'attachant à un poteau et s'éloignent sur un banc de Mandrin. — Mandrin s'approche du prisonnier et lui ôte le bâillon qui étranglait sa bouche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDRIN, DE SIMIANE, puis MARGARITE.

DE SIMIANE.

Où suis-je?... un souterrain?... (Mandrin.) Qui êtes-vous?... que me voulez-vous?... Vous ne répondez pas?... si c'est une comédie, j'avoue qu'elle est bien jouée, mais je voudrais en connaître le but. Si c'est une chose sérieuse, alors expliquez-moi vite ce qu'on espère obtenir de moi par cette violence.

MANDRIN.

Ce n'est point une comédie, Monsieur.

DE SIMIANE.

Alors, parler, voyons, qu'attendez-vous de moi!...

MANDRIN.

Votre reconnaissance formulée à la main de mademoiselle laute... et votre parole de gentilhomme de ne jamais révéler à qui que ce soit au monde, dans aucun temps, dans aucun lieu, ce qui vient de se passer ici...

DE SIMIANE.

Que je renonce à Isaure, moi?... Jamais!

MANDRIN.

Si vous refusez, prenez garde!

DE SIMIANE.

La mort, n'est-ce pas?... Je l'ai trop de fois bravée en face d'un ennemi loyal pour ne pas l'accepter avec mépris de bandits tels que vous et vos complices.

MANDRIN.

Leur complice, non... mais leur chef.

DE SIMIANE.

Leur chef!... Vous êtes donc?...

MANDRIN, se découvrant.

Je suis Mandrin!

DE SIMIANE.

Mandrin!... Lui?... et c'est lui qui est mon rival!...

MANDRIN.

Votre rival, c'est vrai!

DE SIMIANE.

Misérable! tu es...

MANDRIN, avec force.

Eh bien! oui, j'ose braver cette jeune fille... Je l'aime avec passion... avec délire!... pour elle et sa mère, je pourrais tout sacrifier... j'aimerais tous les humains; en un mot, je sacrifierais tout, même mes aventures les plus chères!... Croyez-vous donc après cela qu'il puisse m'en coûter beaucoup de vous tuer, vous, si votre existence est un obstacle à mes projets.

MARGARITA, qui est entrée et qui s'est approchée de Mandrin.
Et moi... que deviendrai-je?...

MANDRIN.

Margarita!... (Les bandits qui sont entrés derrière la jeune femme.)
Entendez cet homme et que mes ordres soient exécutés...
Allez!...

DE SIMONE.

Tu peux me tuer, Mandrin, mais tant qu'un soufflet fera bal-
lir ma poitrine, rien, rien, entendes-tu, ne me fera reculer à
l'écart!... (Les bandits entraînent M. de Simone.)

SCÈNE II.

MANDRIN, MARGARITA.

MARGARITA.

Tu m'as oubliée dans tes projets d'avenir... Celle à qui, hier
encore, tu faisais de si beaux serments d'amour, celle qui depuis
deux ans a partagé tous les périls, qui a veillé sur toutes tes
nuits, qui a dévoué sa poitrine au la trahison de ton sein;
celle-là tu l'abandonneras, n'est-ce pas?.. la tu jetteras aux bras
de quelque bandit obscur, en lui disant : « Voici ma maîtresse,
je te la donne... et moi, à moi, une femme légitime, la
« paix du ménage, les joies domestiques, toutes les vertus et
« tous les bonheurs de l'homme, du père et de l'époux! » In-
sensé! qui n'as pas compris qu'une seule femme pouvait aimer
Mandrin! et que cette femme, c'est moi?... Va donc, entre deux
baisers, jeter ton nom à la jeune fille innocente et pure, et tu
verras ses lèvres pâles, ses yeux se détourner avec horreur, ses
bras te repousser loin d'elle!

MANDRIN.

Margarita!...

MARGARITA.

Moi, je t'aime, pourquoi?... je ne sais... Elevée parmi ces
bandits, en lutte depuis mon enfance avec les lois de la société...
je n'ai qu'une notion vague du juste et de l'injuste... que m'im-
porte ce qu'on appelle tes crimes?... je t'aime!... Mais la jeune
fille, habituée aux saintes vertus du foyer, crois-tu qu'elle pourra
mettre sa main tremblante dans la main rouge de sang?...

MANDRIN.

Allez!...

MARGARITA.

Ah!...

MANDRIN.

Margarita... tout est fini entre nous... tu peux, si bon te
semble, retourner en Italie avec Pietro... je t'ai aimée, Marga-
rita!... Aujourd'hui, une passion nouvelle s'est emparée de mon
cœur... D'ailleurs, à ce projet de mariage, se rattache tout un
vaste plan d'avenir!... Il me faut une position solide dans le
monde... cette alliance avec une famille riche, considérée, me
la donnera.

MARGARITA.

Tiens... dis-moi que ce mariage n'est que le résultat d'un
calcul, dis-moi que tu n'aimes pas cette jeune fille, et j'oublie
tout!...

MANDRIN.

Je ne veux pas te tromper, Margarita... Je t'aime!

MARGARITA.

Prends garde, Mandrin, je suis Italienne... je suis jalouse...
je puis me venger!

MANDRIN.

Soit! tes farceurs me mettent à l'aise... Tu sais que je n'ai ja-
mais reculé devant une menace...

MARGARITA.

J'ai tort... il faut me pardonner; vois-tu, j'en ai été per-
due?... Tu sais bien aussi que je ne pourrais me venger sans
te perdre, et que ta vie m'est plus précieuse que mon amour!...

MANDRIN.

Alors, résigne-toi!

MARGARITA.

Jamais!... non! c'est au-dessus de mes forces... Tiens, vois
un poignard, frappe-moi! Je souffrirai moins mourant de ta
main que traîné par ton cœur!...

MANDRIN.

C'est de la démente!... Le ten je calmez en désespoir, trop
violent pour être durable!...

MARGARITA.

Il va te jusqu'à ma douleur!... Ah! puisses-tu trouver un
cœur implacable dans celle pour qui tu t'abandonnes!

MANDRIN.

Celle-là ne sait qu'aimer, elle ne sait pas maudire!... D'ail-
leurs, que m'importe!... mon amour est de ceux qu'on accable
ou qui donnent la mort!...

* SCÈNE III.

Les mêmes, DE BOISSEC, puis PIETRO.

DE BOISSEC.

Que fais-tu, Mandrin! Ne sais-tu pas qu'un nouveau danger
nous menace?

MANDRIN.

Qu'y a-t-il?

DE BOISSEC.

Le stupide domestique lâché par nous en liberté hier-mat, a
été tout raconter à l'oncle Lambert. Celui-ci a couru au pro-
chain village; il a rassemblé tous les paysans, il s'est mis à
leur tête, et voilà qu'il revient comme un forcené sur le châ-
teau... faut-il les sauver d'une facilité?...

MANDRIN.

Garde-les bien... laissez le pont-levis... ouvrez toutes les
portes... laissez-les arriver jusqu'à cet appartement... Qu'on
respecte surtout l'entreposage de la poudre... jusqu'à nouvel
ordre... c'est mon ordre futur!...

DE BOISSEC.

Je ne te reconnais plus!...

MARGARITA, à Mandrin.

Cet amour le perdra, Mandrin!

MANDRIN, à part.

Il s'attend!... ils approchent!...

PIETRO, entrant, à tous deux, à Margarita.

J'ai tout entendu... (Poussant Mandrin.) Veux-tu que je poignarde
cet homme?...

MARGARITA.

Non, j'ai un projet.

PIETRO.

Ah!...

MANDRIN, à de Boisse.

Ah ça!... comment expliquer la disparition de M. de Simone?

DE BOISSEC.

J'y ai songé!... une histoire romanesque... un acte de dévouement!

MANDRIN.

On n'y croira pas!...

DE BOISSEC.

Ah! si nous pouvions montrer quelques blessures reçues en dé-
fendant M. de Simone!...

MANDRIN, tirant son poignard.

N'est-ce que cela?... attends... (Il se frappe au bras.)

DE BOISSEC.

Que fais-tu?...

MANDRIN.

Bah! une égratignure... Les voici... à nos rôles!... (Le docu-
ment qui vient d'entrer avec deux hommes.) Tis, floquaitis, fais dispa-
raître l'effrayant... Tu m'entends... je le veux! (Moussin, aide de
deux aides, d'été M. de Simone et l'entraîne hors du château.)

MARGARITA.

J'ai pitié de toi, Mandrin; je te laisse aux joies de la famille...
Moi, je vais songer à ma vengeance!... (Elle sort avec Pietro.)

MANDRIN.

Se venger!... Bah! elle n'osera pas! (Il sort précipitamment, suivi
de Simone.)

SCÈNE IV.

LAMBERT, BEAUVOISIN, DE BOISSEC; PAYSANS ARMÉS DE
FOURCHES ET DE MATOS. (Ons l'usage septentrional.)

LAMBERT, entrant.

En avant! mes amis, en avant!

BEAUVOISIN.

De la prudence, beau-frère!... Je n'ai pas voulu vous quit-
ter... Mais je suis effrayé de mon courage!...

DE BOISSEC, entrant et poussant des cris.

Pauvre M. de Simone!... si jeune! si brave!... ah! c'est affreux!

LAMBERT.

Que lui est-il arrivé?

DE BOISSEC.

Ah! c'est vous! Trop tard! vous arrivez trop tard!... le mal-
heureux!

BEAUVOISIN.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!...

LAMBERT.

Voyons, Monsieur, parlez... Mais parlez donc!

DE BOISSEC.

Ah! je ne puis... je suis si ému... Mais tenez, demandez au
comte Léon... si vous êtes plus mécontents que moi... Ce cher ami!
il a été blessé en le défendant!...

TOUS.

L'essai!

LAMBERT, à Mandrin.

Est-ce vrai, cela, au moins?

MANDRIN, JOURNAL DÉMÔNE.

Où, Monsieur, ou... Pendant une heure, M. de Simiane et moi, nous avons lutté contre les démons et les fantômes... Vains efforts, tous coups frappaient dans le vide et ne pouvaient atteindre des ombres aux idées évanouies et toujours remuantes... Tout à coup je vis braver une épée flamboyante... je m'élançai au devant du coup... un fer brisant pénétra dans ma chair, puis le glaive terrible s'éleva sur M. de Simiane qui tomba foudroyé... Je fermai les yeux en poussant un cri... quand je les ouvris, tout avait disparu...

C'est horrible!

C'est étrange!...

Plus étrange que mon disparition et mon retour, sans que j'aie conservé aucun souvenir de cette heure de ma vie.

Aucun souvenir?... alors dort-il?

Vous ne me croyez pas?... Vous doutez peut-être aussi de la mort de M. de Simiane?... vous doutez peut-être aussi de la blessure du comte Léoni?...

Notre sang coule... ah! mon Dieu!...

Je me refusais à croire... mais devant une pareille preuve, que penser?...

Son bras, Monsieur? pensez son bras!...

Et c'est en défendant M. de Sten que vous avez reçu cette blessure?

Ah! monsieur le comte, un pareil trait!... j'en pleure d'attendrissement, sabre de bois! dans mes bras, jeune homme, dans mes bras!

Ça y est!...

Eh bien! mort ou vivant, je veux retrouver M. de Simiane... s'il est vivant nous le sauverons; s'il est mort...

Pardieu! s'il est mort, je ne serai pas obligé de choisir entre vous et lui, monsieur le comte, vous épousez ma fille...

Ah! mon frère, en un petit moment!

Si M. de Simiane était là, si j'avais le pouvoir à me dire: donnez votre fille à ce héros, à cet ami, j'en aurais un qui à toute sa vie peut défendre la France... (à Lambert) Ne me dites plus rien, mon frère, ne m'avez-à accomplir, à moins que Monsieur le comte ne retire sa parole.

Ah! Monsieur, vous comptez tous deux les plus chers!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE SIMIANE, PIETRO, MARGARITA, ROQUAIROL, MANDRIN.

DE SIMIANE, dans l'état le plus de douleur, entrant précipité par des ligatures qu'on ne voit pas décrocher.

Lâches! lâches!

Où sont vos serments?... pas un mot... Feignez l'immobilité de la mort!... (Simiane tombe renversé sur un banc de pierre.)

Ah! le voleur!

Il voulait s'évader... j'en ai planté mon poignard dans le cœur...

Bah! tu l'as tué... voyons!...

Cet homme est bien mort!...

Allons, mes amis, chuchotez prudemment, et soyez sûrs que votre tête ne restera pas sous le coup d'acier.

Je me charge de diriger les recherches... venez!...

Non, le mariage ne s'accomplira pas... (Les bandits sortent au fond dans le mystère, pendant que les valets disparaissent de l'étage supérieur.)

Troisième acte. — Cinquième tableau.

Un jardin attenant à la maison de M. Beauvoisin à La Côte-Saint-André.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BEAUVOISIN, THOMAS, DOMESTIQUES. (Thomas et des domestiques se lèvent tout et viennent porter des bagages.)

Eh bien! cette installation, où en est-elle? est-ce terminé, enfin?

Dans un instant, notre maître... Ah! dame! il y avait de l'ouvrage: la chambre était toute remplie de bouclicans qu'on avait mis là pour les faire mourir.

Imbécile!

Kadama et Mademoiselle sont en train de déménager tous ces hors-d'œuvre, je cours les aller et porter la pelle; un coup de piquet et un coup de hachis, il n'y paraîtra plus. (Il sort.)

SCÈNE II.

BEAUVOISIN, MADAME BEAUVOISIN.

Me dîtes-vous, monsieur Beauvoisin, pourquoi tous ces préparatifs de fête?

Parce que c'est aujourd'hui, Madame, que je veux signer le contrat de mariage de ma fille et du comte Léoni.

C'est donc bien irrévocable?

Mes parents sont présents... Lambert est ici. Monsieur et Madame de Morval viennent d'arriver de Grenoble.

Où sont-ils?

À l'auberge où ils sont descendus; mais vous comprenez, Madame Beauvoisin, que nous ne pouvons les laisser en pareil lieu.

Sans doute.

Madame de Morval surtout... une femme si simple!... Cette chose vous ne l'avez pas changée; lorsque je la vis, il y a dix ans, elle avait de singulières idées sur la charité, sur le mortel... je me souviens des discussions que nous eûmes ensemble sur ce sujet... Elle vivait si haut, que j'ai toujours pensé depuis, que c'est à ses quelques domestiques avec son mari, qu'il faut attribuer la mort de ce cher enfant.

Le fait est qu'il est si dur comme une trappe. Quant à Madame de Morval, croyez-moi, mon ami, c'est une personne charitable qui passait sa vie à visiter les prisons, à faire du bien aux malheureux.

Qui! moi? je connais sa manie. C'est une folle qui se croit appelée à régénérer les malheureux, ses chers brigands... à eux l'air si pitoyable, toute sa communication; que dis-je tout, sa tendresse... aussi ne lui en reste-t-il plus pour sa famille.

Taisez-vous, la voilà avec Monsieur de Morval.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. ET MADAME DE MORVAL.

Comment allez-vous?

Le temps est superbe... une vraie journée de printemps...

Quel dérangement! nous nous occupons, mon cousin.

Sabre du lord, c'est bien le moins qu'on se crée un peu pour hériter de bons parents, qui ont eu l'honneur d'un long voyage tout exprès pour vous faire le bien.

Il est certain, mon cousin, qu'il y a quelque mérite à se faire caler de la faculté à La Côte-Saint-André par des chétifs her-

ribles et infestés, à ce qu'on assure, par le bande de Mandrin; M. de Morval ne se souciait pas de se mettre en route...

BEAUVOISIN.
Vous êtes donc jiltéon ?
DE MORVAL, lui serrant la main.
Pas mal et vous.

BEAUVOISIN.
Comment! que me répondez-vous?
DE MORVAL.
Ne me demandez-vous pas comment va la santé?
BEAUVOISIN.
Ah!... c'est juste... oui! oui!

MADAME DE MORVAL.
Ce n'est pas pour lui qu'il a peur, mais pour ses deux
BEAUVOISIN.
Je comprends, ce cher cousin est toujours... économique?

BEAUVOISIN.
Lui! il lui verrait tomber à la rivière qu'il ne donnerait pas
une pistole pour m'en retirer. Finirez-vous qu'il a eu l'impudé-
nce de me refuser l'argent nécessaire à mes affaires?

BEAUVOISIN.
Vous vous rappelez donc encore de bonnes heures, ma cou-
sine?
MADAME DE MORVAL.
J'ai ma spécialité, je fais un peu de bien dans les prisons.

BEAUVOISIN.
Dans les prisons!
MADAME DE MORVAL.
Sans doute. Les honnêtes gens ne manquent jamais de pro-
tecteurs, mais un coquin, un voleur, un brigand, trouve difficile-
ment quelqu'un qui s'intéresse à son sort?

BEAUVOISIN.
Je ne vois pas trop l'utilité...
MADAME DE MORVAL.
Ah! mon cousin... Est-ce que les malfructeurs ne sont pas
nos frères?

BEAUVOISIN.
Possible? mais si j'avais un frère à la façon de Cain...
MADAME DE MORVAL.
Hé! mon Dieu, qui sait! il y avait peut-être dans Cain l'étouffe
d'un galant homme... on n'a pas su le prendre...

BEAUVOISIN.
Voilà le malheur si on l'avait pris... à temps, il n'aurait pas
joué un si vilain tour à son frère.

MADAME DE MORVAL.
A tout péché miséricorde, c'est ma devise... Si vous saviez,
cousin, les miracles que j'ai opérés à la grille de Grenoble! que
de fois j'ai souhaité que Mandrin, illustre Mandrin, tombât
enfin dans les mains de la magistrature!

BEAUVOISIN.
Moi aussi, par exemple!
MADAME DE MORVAL.
Pour avoir occasion de faire entrer le repentir dans cette
âme... noble peut-être!

BEAUVOISIN.
Noble ou non, je ne serais pas fâché de le voir pendu.
MADAME DE MORVAL.
Ah! mon cousin!... Mais laissons-là Mandrin, et parlons un
peu de votre fille. Où est-elle cette chère enfant?

MADAME DE MORVAL.
Je vais la prévenir de votre arrivée... Elle sera bien heureuse
de vous voir... de vous embrasser... (elle sort.)
MADAME DE MORVAL.
Comment appelez-vous déjà votre futur gendre?

BEAUVOISIN.
Le comte Leval.
MADAME DE MORVAL.
Un bon parti?

BEAUVOISIN.
Un million de fortune, sans compter les espérances... Entre
nous, je crois qu'Isaure aura le plaisir de le rival du comte.
MADAME DE MORVAL.
Ah! il y avait un rival?...

BEAUVOISIN.
Oui... un M. de Simiane... un petit officier de fortune, une
espèce de capitaine de dragons, qui n'avait que le cape et l'épée,
je ne trompe, il possédait encore une affreuse boutique qu'il
avait l'indigne d'appeler un chât. no... un coupe- gorge infernal,
tout peuplé de procureurs, où nous avons tous failli être écorés
par le diable en personne.

MADAME DE MORVAL.
Quel conte me faites-vous là?...
BEAUVOISIN.
Du conte! c'est par là que hier une histoire, une histoire vérita-
ble comme l'autre, et que je vous conterai quand je se-

rai tout à fait revenu de ma peur... Tenez, rien que d'y songer,
je sens mes cheveux se hérissier sur ma tête.

DE MORVAL, regardant à l'aveugle.
Qu'est-ce que dit le coquin?
MADAME DE MORVAL.
Qu'il veut se griser au jour d'hui et qu'il vous tirera tête.

DE MORVAL.
Eh! ehl d'habitude je ne bois que de l'eau, mais quand je
m'y mets je suis enroué un bon compagnon.
MADAME DE MORVAL.
C'est les autres... c'est tout bêtement... (à Simiane.) Et qu'est
devenu M. de Simiane?

BEAUVOISIN.
Il est mort.
MADAME DE MORVAL.
Mort!

BEAUVOISIN.
Mort fini oui, et je n'en suis pas fâché.
MADAME DE MORVAL.
Ah! mon cousin!...

BEAUVOISIN.
Que voulez-vous? je suis franc, mais je n'ai pas d'obligations
à ce Monsieur, il me gêne, il est mort... tant pis pour lui,
MADAME DE MORVAL.
Pauvre jeune homme! Et comment est-il mort?...

BEAUVOISIN.
Ah! voilà... c'est toujours l'horrible histoire dont je vous
parlais tout à l'heure.
MADAME DE MORVAL.
Quoi! c'est dans ce château infernal?...

BEAUVOISIN.
Mon Dieu oui! Une vengeance de locataires; il paraît que les
diabes qui hantent cette affreuse maison ont cru que M. de
Simiane voulait leur donner crève, et ils lui ont lordu le cou.

MADAME DE MORVAL.
Savez-vous que tout cela est bien incroyable!
BEAUVOISIN.
Comment, incroyable?
MADAME DE MORVAL.
Ma foi, mon cousin, voilà une farouche aventure!

BEAUVOISIN.
Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis ce jour de terrible
événement, M. de Simiane n'a plus donné de ses nouvelles, et
comme je vous le disais tout à l'heure, je n'en suis pas fâché.
Ce gargon avait loupé la tête à ma femme! Le comte Leoni
restait seul, elle s'est ralliée, d'assez mauvaise grâce, il est
vrai, mais enfin elle a donné son consentement; il n'y a que
Lambert qui résiste encore; mais je puis me passer de son
approbation.

MADAME DE MORVAL.
Et Isaure?
BEAUVOISIN.
Isaure a voulu résister aussi; mais après force larmes, elle a
cédé à ma volonté. Elle sait que les Beauvoisins n'ont jamais
plaisanté sur le chapitre de l'autorité paternelle, sachez de bois!
(il frappe sur la table et remonte en regard de Morval qui s'était assis.)

BEAUVOISIN.
Ainsi, ma chère cousine, nous voici tous d'accord, et aujour-
d'hui même, s'il plaît à Dieu, nous signerons le contrat.

SCÈNE III.

LES ACTEURS, LAMBERT.

LAMBERT, entrant.
Aujourd'hui?... ce n'est pas possible!
BEAUVOISIN.
Et pourquoi n'est-ce pas possible?... ma résolution est arrêtée
depuis long-temps, comme le prouve la présence ici de nos
parents, monsieur et madame de Morval. (Lambert salue. — Monsieur
et madame de Morval se lèvent et font le révérence.)

BEAUVOISIN, présentant Lambert à de Morval.
M. Lambert.
DE MORVAL, relevant.
Ah! le noisier.

BEAUVOISIN.
Non... mon beau-frère...
DE MORVAL.
J'entends bien!... le noisier? (il se rassure.)

LAMBERT.
Pourquoi tant de préoccupation, mon frère? n'avez-vous pas
le temps? qui vous pressait? Isaure est jeune...
BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN.
Non y voilà! D'abordement vous êtes un terrible noisier, mon
frère. (à madame de Morval.) Monsieur le comte Leoni est au légitime
mètre... toutroussi? il n'en sait rien.

LAMBERT.

Que voulez-vous ? est-il permis d'exciter chez moi une réputation invincible... je le hais d'instinct.

BEAUVOISIN.

Il vous a sauvé la vie !...

LAMBERT.

Beh ! j'ai dans l'idée que tout cela n'était qu'une comédie.

BEAUVOISIN.

Une comédie !... la police vous aveugle !

LAMBERT.

Oui, je le hais et je le redoute. Il n'est pas franc d'allures ; son existence doit cacher quelque honnête mystère ; il tranche du gentilhomme, et, à bien l'examiner, on voit que c'est un rôle qu'il joue, et qu'il joue mal. Vous avez beau lever les épaules, mon frère, tout m'est suspect chez cet homme, tout, jusqu'à son nom ; sa famille, dit-on, habite Surenne ; eh bien ! je ne suis informé, et personne dans toute l'Italie n'a jamais entendu parler des Leoni.

MADAME DE MORVAL.

Voilà qui est bizarre, en effet !

BEAUVOISIN.

Mais ces titres, qui font fol de son extraction et de son origine ?

LAMBERT.

Des titres !... la belle affaire !... Est-ce que Cartouche n'avait pas des papiers ?

BEAUVOISIN.

Sabre de bois ! mon frère ! ce n'est plus de la surveillance, mais de la folie ! Que comparez le comte Leoni à Cartouche ?

MADAME DE MORVAL, *éclat.*

À Cartouche ! où !

LAMBERT, *trébuchant.*

Je maintiens ce que j'ai dit.

DE MORVAL, *s'approchant.*

On ne dit donc plus rien ?

BEAUVOISIN.

C'est trop fort ! (à de Morval.) Allez vous rasseoir !...

SCÈNE V.

Les sœurs, THOMAS, apportant une corbeille de mariage, puis ISAURE et MADAME BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN.

Qu'est cela ?

THOMAS.

De la part de monsieur le comte Leoni.

MADAME DE MORVAL.

Une corbeille de mariage ! Ah ! voyez !...

LAMBERT.

Quant à moi, je ne regrette pas ce contrat ; et puisque vous méprisez mes avertissements, je n'ai plus rien à faire ici. Bien le bonjour !...

ISAURE.

Quoi ! mon oncle, vous partez ? vous m'abandonnez ?

LAMBERT.

Je ne puis rien pour toi, ma pauvre enfant, tu le vois ; je retourne à Lyon aujourd'hui même.

MADAME BEAUVOISIN.

Mon frère, vous ne nous feriez pas cette injure ?

LAMBERT.

Je n'augure rien de bon de ce mariage, je n'y assisterai pas, c'est bien décidé.

MADAME BEAUVOISIN.

Mon frère !

ISAURE.

Mon oncle !

LAMBERT.

Non... non... ma présence est inutile ici... je ne pourrais peut-être me contaire, et j'aime mieux céder la place à monsieur le comte Leoni... Adieu ! (il sort.)

MADAME BEAUVOISIN, à son amie.

Retenez-le, mon ami.

BEAUVOISIN.

Sabre de bois ! qu'il aille au diable ! A-t-on jamais vu un pareil entêté !... Après tout, à son aise ! nous nous passerons de lui... et pour lui prouver que j'ai du caractère, je vais faire dresser le contrat. Allez chez le notaire, monsieur de Morval, venez !

DE MORVAL.

Le dîner ?... je suis prêt.

MADAME BEAUVOISIN.

Mon ami !...

BEAUVOISIN.

Je suis le maître, Madame, sabre de bois ! et je prétends, malgré tout, faire le bonheur de ma fille ! (il sort avec de Morval.)

MADAME BEAUVOISIN, regardant Isaura.

Méha ! Dieu veuille que ce ne soit pas son malheur ! (à Isaura.) Tu souffres, mon enfant ?

ISAURE, *trébuchant.*

Moi, ma mère ?... non ?

MADAME BEAUVOISIN.

Ma cousine, en attendant le retour de ces messieurs, si vous désirez vous reposer chez vous ?...

MADAME DE MORVAL.

Bien volontiers, j'ai hâte de quitter cette toilette de voyage.

MADAME BEAUVOISIN.

Je vais vous conduire moi-même. (Madame Beauvoisin sort avec Madame de Morval.)

SCÈNE VI.

ISAURE, seule.

Mon bonheur !... Ah ! tout mon bonheur est joint avec M. de Surenne... Pour le Hector... que m'importe maintenant ce que l'on fera de ma vie !... Mon père veut ce mariage, que ce mariage s'accomplisse donc !

SCÈNE VII.

ISAURE, THOMAS.

THOMAS.

Mademoiselle, il y a là une femme qui est entrée brusquement, et me demandant de vous prévenir qu'elle avait à vous parler.

ISAURE.

Une femme !

THOMAS.

Elle dit que ce qu'elle a à vous communiquer est de la dernière importance, et qu'elle ne peut le dire qu'à vous seule.

ISAURE.

Mais, cette femme, la connaissez-vous ?

THOMAS.

Dieu ! merci, non, Mademoiselle ; elle vous a un air farouche qui m'a quasi donné le frisson.

ISAURE.

Il fallait lui demander son nom.

THOMAS.

J'ai eu ce courage, Mademoiselle, elle m'a pas daigné me répondre.

ISAURE.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

THOMAS.

Faut-il la renvoyer, Mademoiselle ?

ISAURE.

Non... laissez-la entrer, je vais l'attendre dans ce pavillon.

THOMAS, à part.

Quelle imprudence !... Recevoir une femme inconnue... qu'on ne connaît point... (Isaura lui fait un signe, il sort par le devant. — Isaura entre dans le pavillon. — Le décor change.)

MADAME BEAUVOISIN.

En grand salon meublé richement, mais sans goût, style Louis XV ; porte au fond, fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISAURE, MARGARITA, THOMAS.

ISAURE, à Margarita, qui entre avec de Thomas.

Que me voulez-vous, Mademoiselle... quel est votre nom ?...

MARGARITA, *entrant.*

Qu'importe mon nom ! ce n'est pas de moi, mais de vous qu'il s'agit.

ISAURE, la regardant attentivement.

Ah !

MARGARITA, désignant Thomas.

Renvoyez cet homme.

THOMAS.

Quel aplomb ! gardez-vous en bien, Mademoiselle, ne restez pas seule avec cette... (Margarita le regarde furtivement. — Se représentant.) demoiselle.

ISAURE, à Thomas.

Laissez-vous, Thomas.

THOMAS.

Comme il vous plaira, Mademoiselle... (à part.) Ma foi, j'ai toujours dit cela ; qu'est-ce que c'est, mon Dieu ! que cette femme-là ? (il sort.)

SCÈNE II.

MARGARITA, ISAURE.

ISAURE.
Nous voici seules, qu'avez-vous à me dire?

MARGARITA.
Vous allez vous marier?

ISAURE, avec hésitation.
Mais-il?

MARGARITA.
Avez le comte Léoni?

ISAURE.
Que vous importe?

MARGARITA.
Oh! répondez-moi sans dédain, sans hauteur, comme si vous me connaissiez depuis longtemps, comme si j'étais votre amie, votre sœur.

ISAURE, à part.
L'étrange femme!

MARGARITA.
Donc, vous allez vous marier! aujourd'hui même... dans quelques minutes peut-être, et dans ce moment, sans doute, on rédige le contrat... suis-je bien informée?

ISAURE.
En effet... mais vous m'expliquez...

MARGARITA.
Peut-être... si vous vous ouvrez à moi, franchement, sincèrement, sans détour, la voix ferme, le regard assuré, comme je sont ma voix et mon regard.

ISAURE.
Est-ce que ma voix tremble? est-ce que mon regard se baisse devant le vôtre?

MARGARITA.
Bien! j'ai confiance en vous, et je voudrais aussi vous inspirer toute confiance; la dernière que je tente pour de vous est étonnée, je le sais, mais il y va d'un intérêt si grand que je n'ai pas hésité à la faire.

ISAURE.
Je vous écoute.

MARGARITA.
Y a-t-il longtemps que vous connaissez le comte Léoni?

ISAURE.
Mais...

MARGARITA.
De grâce, répondez.

ISAURE.
Soit, il y a deux mois, environ.

MARGARITA.
Et depuis ce temps, le comte s'est montré très-impresé, très-ajuré, n'est-ce pas?

ISAURE.
Peu contents.

MARGARITA.
C'est tout simple! vous êtes jeune, vous êtes belle, il vous aime!

ISAURE.
Mais enfin...

MARGARITA.
Oh! il vous aime, il vous aime, vous dis-je!... si vous en doutez, je le sais, moi!

ISAURE, avec surprise.
Ah!

MARGARITA.
Et vous, Mademoiselle, l'aimez-vous? (silence.) Vous vous taisez?... Oh! je comprends, il est de ces aveux qu'une jeune fille ne peut pas faire... Mais, dites-moi, épousez-vous le comte Léoni de votre plein gré, librement, sans contrainte?

ISAURE.
Oui... de mon plein gré, librement, sans contrainte... Mais, à mon tour, je vous demanderai quel est votre but en m'interrogeant ces questions?

MARGARITA.
Mon but est de vous montrer l'abîme où vous vous précipitez follement; mon but est de vous arrêter, au prix d'une couleur passagère, tout un avenir de honte, de désespoir et de tortures!

ISAURE, avec douleur.
En vérité! voilà une charité bien exemplaire! Ainal donc, selon vous, la comte...

MARGARITA.
Le comte?... (à elle-même.) Voici une jeune fille sérieuse, intelligente, élevée au milieu du monde, habituée à lire sur tous les visages, et depuis deux mois cette jeune fille — que faisait-elle de son esprit et de ses yeux? — a pu ne laisser abuser

chaque soir, à toute heure, par un homme indigne de son estime!

MADRE.
Qu'avez-vous dire?

MARGARITA.
Si vous ne me croyez pas, interrogez votre mémoire, rappelez vos souvenirs. Il est impossible que vous n'avez pas observé chez cet homme des choses étranges, inexplicables! Quoi! jamais une distraction, jamais une absence! Quoi! jamais un geste, jamais un regard, jamais un mot indiscret, n'ont excité votre surprise et éveillé votre défiance?... En vérité, vous êtes bien aveugle... ou il est bien habile!

ISAURE, à part.
Son assurance me trouble malgré moi.

MARGARITA.
Vous n'avez jamais remarqué que de embles lettres agitaient son âme, et que parfois, en vous parlant d'amour, il avait l'oreille aux montes, l'œil aux aguets?

ISAURE.
Mais, à ce compte, celui dont vous parlez serait un mal-facteur!

MARGARITA.
L'ai-je dit?

ISAURE.
Non, mais vous dites ce qu'est cet homme, tout ce qu'il est, tout ce qu'il a fait.

MARGARITA, à part.
Grand Dieu! ce serait le perdre! et je ne veux pas sa mort, moi!

MADRE.
Vous ne répondez pas?

MARGARITA, tremblante.
Que puis-je ajouter de plus?

ISAURE.
Quoi! vous vous taisez! vous n'avez pas une réponse à me donner à l'appui de vos paroles? Quelle confiance voulez-vous que je vous accorde? Oh! je le vois, votre projet seul vous guide... Je suis lire sur les visages, dites-vous! Eh bien! voulez-vous que je vous dise ce que je vois, moi, sur votre visage et dans votre regard?

MARGARITA.
Que voyez-vous?

ISAURE.
Que vous aimez le comte... qu'il vous a aimée peut-être, puis dévotement... trahie... que sais-je?... et que vous vous vengez de lui en cherchant à le perdre dans l'esprit d'une rival.

MARGARITA.
Quand cela serait?

ISAURE.
Vous l'avez dit! quoi! vous seriez jalouse d'un mal-facteur!... mais alors quelle femme êtes-vous donc?

MARGARITA.
Je suis ce que la nature et le hasard m'ont faite, et quand j'ai tenté de vous convaincre, je raisonnais selon vos idées, non selon les miennes; pour penser et sentir comme moi, être comme moi comme moi sur la terre nue, d'une mère expulsi d'innation et de désespoir? avez-vous, comme moi, grandi au milieu d'une troupe de proscrits, dans des rochers sauvages, les pieds dans la neige, le front foudroyé par la bise? Avez-vous, comme moi, souffert de la faim et de la soif, et pendant vingt ans d'une vie maudite, déchiré vos pieds à toutes les courtes du chemin, froissé votre cœur à tous les mépris des hommes? Vous n'avez connu de la vie que ses enchantements et ses délices; je n'en ai connu, moi, que les anguisses et les misères... Vous n'avez quand je pleurais, vous chantiez quand je gemissais; quand je blasphémiais vous glorifiez Dieu!... Vous voyez bien que nous ne sommes ni du même sang ni de la même race; que nous ne pouvons avoir ni les mêmes sentiments ni les mêmes opinions; ce qui est pour vous la vérité, est pour moi le mensonge; j'ai mes préjugés, vous avez les vôtres... gardez-les, je les délaye et ne les enlève pas!

ISAURE.
Vous m'allez et vous me repoussez tout à la fois; j'ai pitié de vous, et vous me faites peur!

MARGARITA.
Cela doit être; vous laissez ce que j'aime, et moi j'aime ce que vous haïssez... seulement, il y a en nous cette différence, et il m'est permis d'en être fière! c'est que je n'aime ni ne hais à moitié, et que mon amour est vivace et constant comme ma haine!

ISAURE.
Que voulez-vous dire?

MARGARITA.
Je laisse aux filles des villes, moi, libre enfant des montagnes et des bois, ces dévotements tièdes et ces attachements oph-

mères, qui s'épuisent après l'effort qu'ils font, et qui se portent d'un objet à un autre sans retard comme sans effort.

Si c'est à moi que vous faites allusion...

Et qui donc avait juré à M. de Sionne un attachement éternel?

Quel vous savez?

Ah!... A mon tour je dirai : Vous l'avez, enfin!

Dieu m'est témoin que si tu n'es allé à Paris rompre les liens qui t'attachent à M. de Sionne.

La mort seule, dites-vous?

Oui, la mort.

De sorte que si M. de Sionne vivait encore...

S'il vivait!... mais à quel but ces poétiques et douloureuses suppositions!

Vous avez dit : s'il vivait...

Taisez-vous! taisiez-vous!

Ai-je bien compris votre pensée? ne m'abusez-je pas? Isabeau si M. de Sionne vivait encore, seriez-vous bien résolue à ne jamais s'appartenir à un autre?

Certes!... je le jure!

Eh bien!... Mais non, vous ne me croyez pas!

Grand Dieu! parlez! parlez!

Différez ce mariage de quelques heures!

Pour quel motif? Au nom du ciel, expliquez-vous!

Deux heures au moins!... non, il me faut bien deux heures, et cela ne vous paraît-il pas certain de réussir?

Oh! non! Dieu! qu'allez-vous donc tenter?

C'est un secret... un secret terrible! qui me paraît peut-être!

Vous m'épouvantez!

On vient?...

Le comte de...!

Grand Dieu! qu'il ne me voie pas ici!

Là!... au bout de ce corridor... un escalier de bois!... mais, au revoir, adieu!...

Heureux!... Dans deux heures vous saurez tout! (Elle sort.)

SCÈNE III.

MANDRIN, ISABEAU.

Vous êtes seule, Isabeau?

Seule... oui, Monsieur.

J'avais cru entendre... il me semblait que vous parliez à quelqu'un...

Vous vous êtes trompé.

Ce trouble, cette pâleur... Isabeau, vous me cachez quelque chose.

Non... en vérité... un secret pour vous! est-ce que vous pourriez en avoir pour moi?

Allons, je vous crois... mais, voyez-vous, je vous aime tant, mon Isabeau, que la moindre altération de ce charmant visage me chagrine et m'étonne.

Venez! m'excusez!... les émotions de cette journée. J'étais si peu préparée...

C'est vrai, votre père se fait un jeu de votre surprise, et moi aussi, je l'avoue... me sentez-vous trompé?

Que vous répondez!

Tant de froideur m'étonne à mon tour. Est-ce bien vous, Isabeau, qui me parlez ainsi? à moi, votre fiancé; à moi, qui dans quelques instants serai votre époux.

Dans quelques instants!... oh! non! c'est impossible!...

Impossible!... quel obstacle imprévu?...

Monsieur... si vous m'aimez, comme vous le dites, comme je le crois... vous m'accordez, je le père, le temps de me réfléchir...

Isabeau, rendez-moi bien en face!... Vous vous troublez!... je ne puis en doute, Isabeau, il se passe en vous quelque chose d'indéfinissable...

Que voulez-vous dire?

Vous avez un motif... un motif que vous ne voulez pas me confier, pour dilater ce mariage, auquel vous consentez ce matin.

Quel motif pouvez-vous me supposer?

Le suis-je? mais, en que j'affirme avec certitude, c'est qu'aujourd'hui même, il n'y a qu'un instant peut-être, il s'est passé ici quelque événement étrange.

Oh! qu'il ne soupçonne pas!... Vous vous trompez, Monsieur, et la preuve, c'est que je n'insiste plus... Je me vous demande que le temps strictement nécessaire pour paraître aux yeux de nos amis, et aux vôtres, dans une toilette plus convenable. (Elle sort dans sa chambre.)

SCÈNE IV.

MANDRIN, puis THOMAS.

MANDRIN, le levant du regard. Il y avait quelqu'un avec elle, j'en suis sûr maintenant! (Il regarde autour de lui.)

Maudit à succès?

Avec qui causait mademoiselle Isabeau, un peu avant mon arrivée?

Mademoiselle ne l'a pas dit à Monsieur?

Non.

Alors, je ne sais pas.

Diable!...

Comment! diable!...

Réponds! où je te casse la tête!

Miséricorde! (à part.) Dieu tout-puissant! ayez pitié de moi!

Il y avait quelqu'un ici, n'est-ce pas?

Oui... (à part.) Peut-on jouer avec des femmes comme ça!

Quelqu'un que tu connais?

Bien merci, non!... voilà une gâtarde! elle avait des yeux... et une si fine bouche!... Sans votre respect, monsieur le comte, j'ai vu Isabeau que ça devait être la femme de Mandrin.

Des cheveux noirs?

THOMAS.
Et la peau de la couleur de ses cheveux.
MANDRIN.
Un costume italien ?
THOMAS.
Un costume au usage... oui Monsieur.
MANDRIN.
Qu'est-elle devenue ?
THOMAS.
Je l'ai vue traverser la petite route qui donne sur la campagne.
Elle courait comme si elle avait eu le diable à ses trousses !
MANDRIN, lui jetant ses bras.
Tiens ! voilà pour les renseignements, va-t-en, et pas un mot de tout ceci !
THOMAS, à part.
Diable d'honnête ! si à une manière de vous interroger...
(Puisant dans la poche.) Il n'a du bon, cependant ! il n'a du bon !

SCÈNE V.

MANDRIN, seul.

Marguerite ! c'est plus sérieux que je le pensais ; j'aurai dû me méfier de la jalousie de cette femme ! Qu'a-t-elle pu dire à Isaura ? mon nom, peut-être ! elle n'aurait pas osé ? en me perdant elle se perdrait elle-même... puis j'aurais trouvé Isaura plus accablée, plus épouvantée. Non, quelques insinuations, sans doute, quelques vagues aversissements... N'importe, plus que jamais il faut bâter la conclusion de ce mariage ! Une fois Isaura entre mes mains, je mets le ciel et l'enfer au défi de me l'arracher ! (Apprenant M. Boisseuc, de la Seine et sa suite.) Le notaire, enfin !

SCÈNE VI.

MANDRIN, BEAUVOISIN, DE BOISSEC, LE NOTAIRE, M. DE MORVAL.

BEAUVOISIN, à la carabane.

Thomas, prévenez votre maîtresse ainsi que M. et Madame de Morval. (Au notaire, indiquant la table.) Mettez-vous là, monsieur le notaire. (A Mandrin.) Bonjour, mon genou, où est donc votre bâton ?

MANDRIN.

Mademoiselle Isaura est dans sa chambre ; elle termine sa toilette, je présente. (Des valets.) Marguerite est venue ici.

DE BOISSEC, de même.

Diable ! et dans quel but ?

MANDRIN.

Je ne sais.

DE BOISSEC.

A tout événement, j'ai embusqué quelques-uns de nos hommes dans le voisinage.

MANDRIN.

Bonne précaution, qui ne sera peut-être pas inutile.

DE BOISSEC.

Un coup de pistolet par votre fenêtre, ils seront ici.

MANDRIN.

C'est bien, mais il faut en finir promptement ; pressez le notaire. (Des valets se placent près de tables et les aident ses papiers.)

SCÈNE VII.

Les mêmes, MADAME DE MORVAL, MYRTIS.

MADAME DE MORVAL.

Ces dames vont venir dans un instant.

BEAUVOISIN, présentant Margerie.

Monsieur le comte Lenzi, mon gendre... madame de Morval... monsieur de Morval, ancien conseiller au parlement de Grenoble.

DE MORVAL, criant.

C'est votre gendre ?

BEAUVOISIN, de même.

Oui,

DE MORVAL, criant.

Vous l'appeliez ?

BEAUVOISIN.

Le comte Lenzi.

DE MORVAL, criant.

Le comte Tripoli ? j'entendis bien ! il a l'air d'un bien honnête homme ! (Il s'assied dans un coin et s'adresse aux valets.)

DE BOISSEC, bas à Mandrin.

A quoi pensez-vous donc, capitaine ? vous êtes homme de rouille, que diable ! allons, un madrigal à la cousine.

MANDRIN, à madame de Morval.

Permettez-moi, Madame, de me féliciter comme d'un sacro-saint d'honneur, de la bonne fortune qui me donne en vous une si aimable parenté !

DE BOISSEC.

Très-bien, ventres de biche !

MADAME DE MORVAL, à Beauvoisin.

Savez-vous qu'il est charmant !

BEAUVOISIN.

N'est-ce pas ? quel dommage seulement qu'il ne soit pas un peu de la bande à Mandrin.

MANDRIN et DE BOISSEC, se retirant vivement.

Hein ?

BEAUVOISIN.

Ah ! c'est juste ; vous n'êtes pas au courant, vous ne savez pas que ma chère cousine a un idée fixe ; c'est d'entreprendre la conquête d'un brigand... mais là, d'un brigand à tous crins... d'un bandit de sac et de corde.

MADAME DE MORVAL, riant.

Mauvais plaisant.

DE BOISSEC, riant.

Et le compte a plu tout de suite à Madame ! (A Mandrin.) Ventres de biche ! cela donne à penser ; savez-vous que je ne suis plus sûr de vous, mon cher !

MANDRIN, bas.

Des doses, si tu parlais d'autre chose.

MADAME DE MORVAL.

Ah ! voici enfin votre jeune mariée !

SCÈNE VIII.

Les mêmes, ISAURE, MADAME BEAUVOISIN.

BEAUVOISIN.

Isaura, enfin ! nous s'attendaient que vous, ma fille.

MADAME BEAUVOISIN.

Cette pauvre enfant était si troublée, que sans moi elle n'aurait pu achever sa toilette.

ISAURE, à part, regardant le pendule.

Le délai est écoulé... cette femme m'aurait-elle trompée ? (Se rassure.)

DE BOISSEC, qui se gèle d'impatience de Mandrin.

Monsieur le notaire, voulez-vous lire ces actes ?

MANDRIN.

A quoi bon les lire ?... N'en connaissons-nous pas tous le contenu ?..

BEAUVOISIN.

Mon gendre a raison... (Au notaire.) Monsieur le Labellion, faites-vous grâce de votre affaire grivoise.

ISAURE, vivement.

Cependant, mon père, si c'est l'usage...

LE NOTAIRE.

L'usage dont on se dispense souvent dans la pratique, Mademoiselle.

DE BOISSEC.

En ce cas, procédons, et vivement. Allons, écoutez, une bonne signature !

MANDRIN, vivement.

Ah !.. de grand cœur ! (Il va à la table et signe. Pendant ce temps, Isaura se lève et s'approche de Mandrin, et son père, lui prenant la main, le conduit à Mandrin qui tient son bras d'elle.) A vous, Mademoiselle...

ISACRE, après avoir pris l'oreille.

Rien !..

MADAME BEAUVOISIN.

Où ! mon Dieu ! comme elle est pâle !

MANDRIN, bas à Isaura.

Isaura ! on vous observe !..

ISACRE, accablant Isaura.

Rien ! elle !.. mon sort est décidé !..

BEAUVOISIN.

Voyons, ma fille, un peu de courage ! on ne veut que ton bonheur, que diable !

ISACRE.

Mon bonheur ? (Isaura lui présente la plume. — A de Boisseuc.) Où faut-il signer, Monsieur ?..

DE BOISSEC.

Là !.. là !.. Mademoiselle.

MANDRIN, à part.

Enfin ! (seul dans le coiffeur.)

ISACRE, sur le point de signer ; elle reste immobile, l'oreille aux aguets. J'entends du bruit... des pas précipités...

MANDRIN, se précipitant le bras à l'écart.

Mais, signez donc, Mademoiselle !

MANDRIN, jette la pièce.
 Non, je ne signerai pas ! (En se mouvant la porte s'ouvre, et M. de Beauvoisin se précipite sur la scène.)

SCÈNE IX.

Les rêves, DE SIMIANE, DRAGON, puis MARGARITA.

DE SIMIANE,
 Arrêtez !
MANDRIN, se précipitant vers lui.
Hector !
MONSIEUR ET MADAME BEAUVOISIN !
 Monsieur de Simiane !
MANDRIN.
 De Simiane ! vivait !
DE BOUSSEC.
 Tout est perdu !
DE SIMIANE, à Beauvoisin.
 Savez-vous quel est l'homme que vous donnez pour époux à votre fille ?
MANDRIN.
 Tais-toi !
DE SIMIANE.
 Cet homme, c'est Mandrin !..
TOUS.
 Mandrin !
MANDRIN, s'évanouissant.
 Je me meurs !
BEAUVOISIN.
 Mandrin !.. Mandrin, mon gendre !..
MANDRIN.
 Eh bien ! oui ! ce nom d'emprunt sous lequel vous m'avez connu, je l'arrache comme on arrache un masque ; le comte Léoni a disparu, mais à sa place se dresse un homme plus puissant, et devant qui s'inclinent les plus fiers courages !.. Mandrin !.. Mandrin, ce n'est plus un enfant timide et respectueux que vous avez devant vous, c'est un maître !.. Je ne prie plus, je commande... je ne demande plus, je prends !.. et nul être à qui osera me résister !.. (à de Boussac.) Marquis, le signal !
BEAUVOISIN.
 Le marquis ! lui aussi il en était !
THOMAS.
 Il en était !
DE BOUSSEC, tirant un coup de pistolet par la fenêtre.
 Ne vous effrayez pas, belles dames, ce n'est qu'un signal ! (Pour le second pistolet au ciel.)
DE MONVAL, se réveillant en sursaut, à Beauvoisin.
 Dieu vous bénisse, cousin.
THOMAS.
 Ne craignez rien, leurs bandits ne viendront pas !
MANDRIN.
 Qui te l'a dit ?
DE SIMIANE.
 Voici des gens qui pourraient vous donner de brèves nouvelles !
MANDRIN, tirant ses armes.
 Eh bien ! défendons-nous, mes amis ! (Une troupe de dragons entre au salon.—Mandrin et de Boussac veulent se défendre, mais ils sont terrassés par les dragons qui entrent par la fenêtre.— Au moment du combat, Thomas s'est glissé sous la table.)
MADAME DE MONVAL.
 Ne les tue pas ! ne les tue pas ! Ils m'appartiennent ! celui-ci surtout... Mandrin !.. Enfin, je connais Mandrin !..
DE BOUSSEC, à de Simiane.
 Je suis gentilhomme, Monsieur ; j'ai droit à des égards !
DE SIMIANE.
 C'est juste. Qu'on lui mette les menottes, et qu'on double son escorte !
MANDRIN.
 Trahi ! je suis trahi !
MARGARITA, qui s'est approchée, couverte d'une cape, mêlée à la foule.
 La trahison appelle la trahison, Mandrin !
MANDRIN, la reconnoissant.
 Margarita ! c'était bien elle !
DE SIMIANE, aux dragons.
 Marchons, Messieurs !
DE BOUSSEC, aux dragons.
 Suivez-moi, ventre de biche !
MANDRIN, se levant.
 Hélas, vous me reverrez !.. et ce jour-là, Mandrin ne sera pas prisonnier... il sera libre, et sera votre maître !.. (On les entraîne. Au moment où ils vont partir, Thomas jette la pièce sous la table, et tire Beauvoisin par le jambon.)

THOMAS.

Monsieur... sont-ils partis ?
BEAUVOISIN, regardant au ciel de frayeur, et se précipitant vers Thomas.
 Ah !.. s'embarque ! tu m'as presque fait peur !..

Quatrième acte. — Septième tableau.

(Intérieur d'un cachot. — Le décor est divisé en deux compartiments : d'un côté, un corps de garde précédant le cachot, de l'autre, le cachot avec une fenêtre au fond. — Une porte communique d'une pièce à l'autre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDRIN, DE BOUSSEC, UN GENDRE, UN BRIGADIER DE LA MARECHAUSSEE.

(Mandrin et de Boussac sont enchaînés sur la grille et attachés par le milieu du corps à des chaînes de fer sortant dans la muraille. Le gendreau et le brigadier sont dans le premier compartiment.)

LE BRIGADIER, au gendreau.

Ces murs sont solides ?

LE GENDRE.

Trois pieds d'épaisseur, brigadier.

LE BRIGADIER, regardant la grille.

Quarante toises de hauteur... ces barreaux ont bien soixante... ces chaînes sont naves, cette porte est garnie de lames de fer... C'est bien, vous veillerez constamment à cette porte ; en outre un piquet de quatre hommes restera jour et nuit au bout de ce corridor, prêt à vous donner main-forte en cas de besoin. (Sans prisonniers.) Vous voyez que toute tentative d'évasion serait inutile...

DE BOUSSEC.

Ce serait folie d'y songer.

LE BRIGADIER.

En tout cas, cela pourrait vous coûter cher... mes ordres sont formels : feu, à la moindre révolte !

DE BOUSSEC.

Diable ! n'allez pas faire de mauvais rêves, brigadier.

LE BRIGADIER, au gendreau qui referme la porte.

Vous ne laissez pas pénétrer dans ce cachot que les personnes nommées d'un laissez-passer de M. le lieutenant criminel.

LE GENDRE.

Il suffit. (Repart.)

SCÈNE II.

MANDRIN, DE BOUSSEC.

DE BOUSSEC.

Dites donc, capitaine, ne nous traite en prisonniers d'importance. Quel luxe de précautions !

MANDRIN.

Depuis six mois qu'on nous traite de prisonniers en prison, aucune nouvelle d'ailleurs ! Avoir fait naufrage au port... avoir échoué au moment où je touchais le bot.

DE BOUSSEC.

C'est triste, mais ce n'est pas ma faute, je vous ai toujours dit de vous débiter de l'italienne.

MANDRIN.

Margarita est-elle venue vengeance ?

DE BOUSSEC.

Tu parles de vengeance, Mandrin, tu oublies que nous avons en perspective un procès criminel, c'est-à-dire : la question ordinaire, et extraordinaire, une condamnation inévitable, la mort sur l'échafaud, et quelle mort ! la mort par la roue, une mort lente, horrible et de mauvais goût, une mort cassée ! Tu oublies que nous sommes prisonniers, chargés de chaînes !

MANDRIN, tirant sa chaîne de sa poche.

Crois-tu donc que ce sont ces chaînes qui m'embarrassent ?

DE BOUSSEC.

Peste ! j'avoue que pour ma part elles me gênent outrageusement, et que j'aimerais mieux autour de ma taille une guirlande de fleurs ou les bras caressants d'une jeune beauté que cette ceinture de fer.

MANDRIN.

Il y a six mois, je fus arrêté ; faute de prison libre, on m'avait descendu dans un puits despiré avec des fers aux pieds et aux mains. On avait recouvert le puits d'une pierre ébrouée que dix hommes avaient eu peine à transporter, et pour surcroît de précautions, deux soldats de la marechaussée s'étaient assis sur cette pierre, le carabine à l'épaule, le sabre au côté !.. au bout

de dix minutes, j'avais brisé mes fers, au bout d'une heure j'avais arraché le pavé du puits, j'avais percé un trou assez grand pour y passer mon corps, et pénétrer dans la cave de la maison voisine... Deux heures après j'étais libre!

DE BOISSEC.

Oui, je le sais; mais tu ne m'as jamais dit par quel miracle...

MANDRIN.

Le miracle?... c'est une force physique à laquelle rien ne résiste, une volonté qui ne recule devant aucun obstacle, devant aucun moyen.

DE BOISSEC.

Alors tu pourrais briser les fers?

MANDRIN.

Aussi facilement que tu peux rompre cette paille.

DE BOISSEC.

Pourquoi ne l'as-tu pas déjà fait?

MANDRIN.

A quel bon? n'es-tu pas entendu? Des hommes armés veillent derrière cette porte, ce rachat est entouré d'autres cachots, cette fenêtre est à quarante pieds du sol... et puis, te l'avoue-rais-je, je suis las de la vie!

DE BOISSEC.

Vous êtes bien dégouté!... et votre laïussette votre rival en possession d'Isaure, de votre fiancée?...

MANDRIN, bruyamment.

Isaure!

DE BOISSEC.

As-tu entendu le cri de joie qu'elle a poussé en le voyant apparaître? As-tu vu avec quelle ivresse elle s'est précipitée dans ses bras?...

MANDRIN.

Tais-toi! tais-toi!

DE BOISSEC.

Et lorsque cet homme t'a jeté insolemment ton nom à la face, as-tu vu avec quelle horreur elle s'est écriée de toi?

MANDRIN.

Encore une fois, tais-toi!

DE BOISSEC.

Et lorsque vous allez vous élever l'un sur l'autre, le thersac dans les yeux, la mort dans les mains, as-tu vu comme elle t'a prié de son corps?

MANDRIN.

C'est vrai! c'est vrai!

DE BOISSEC.

Et tu ne te vengerais pas de ses mépris? et tu la laisserais tranquillement aux bras d'un autre?

MANDRIN.

Ah! si j'avais un moyen de sortir de cette prison!...

DE BOISSEC.

Le hasard nous en fournira un, peut-être... es-tu décidé à le saisir?...

MANDRIN.

Oui!... je viendrai pour la vengeance!

DE BOISSEC.

On vient...

MANDRIN.

Silence! (On se reconçoit.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MADAME DE MORTAL, THOMAS, LE GEOLIER.

MADAME DE MORTAL, en colère, dans le premier compartiment. Voici le laissez-passer de M. le lieutenant criminel pour moi, un domestique et une jeune fille qui m'accompagnent.

LE GEOLIER.

Rituel

MADAME DE MORTAL, au geolier.

J'ai laissé mes gens à la geôle, j'aurai peut-être besoin d'eux tout à l'heure.

LE GEOLIER, ouvrant la porte du deuxième compartiment.

On les prendra, Madame.

MADAME DE MORTAL, étonnée.

Les voilà!... les infortunés!... (Le geolier referme la porte sur elle.)

DE BOISSEC.

Madame de Mortal!...

MANDRIN.

Puis-je savoir, Madame, quel motif vous empêche d'être prison?

MADAME DE MORTAL.

Quel motif? l'amour du prochain, mon enfant!... Aussitôt votre... accident, je me suis rendu chez monsieur le lieutenant criminel, mon parent, pour lui demander la faveur d'être admise auprès de vous; il me l'a accordée, avec difficulté, je dois le reconnaître, mais enfin il me l'a accordée... Allons, monsieur

de Mandrin, écoutez-moi avec un peu d'intérêt, ayez confiance en moi... Que je voudrais avoir assez de persuasion pour vous faire oublier vos erreurs passées et goûter la joie de vous amener par le repentir, à enlever au delà des misères de cette vie le trésor des félicités célestes!

LE BOISSEC.

Où?

MANDRIN, bruyamment.

Madame, vous savez où est Isaure... que fait-elle?... m'a-t-elle pardonné?

MADAME DE MORTAL.

Détachez vos pensées des... choses terrestres!...

MANDRIN.

Répondez-moi, Madame, si vous ne voulez m'entendre blâmer?...

MADAME DE MORTAL.

Arrêtez! Isaure est partie pour Lyon avec ses parents.

MANDRIN.

Pour Lyon?... et monsieur de Sirois est parti avec elle?

MADAME DE MORTAL.

Non... il doit la rejoindre dans cette ville; mais que vous importe!...

MANDRIN, à part.

Plus de doute! plus de doute! cet homme épousera Isaure!

MADAME DE MORTAL.

Pauvre cher ami! pauvre brebis égarée! si vous saviez comme mon cœur saigne de vous voir si peu de résignation et de patience!

MANDRIN.

Au diable!... il me faut la liberté!

MADAME DE MORTAL.

Hélas! je ne puis vous la donner. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous procurer quelques friandises... et des conseils salutaires.

DE BOISSEC.

Où? Madame, tout ce qui vient de vous est excellent!

MADAME DE MORTAL, avec joie.

Vous acceptez?

DE BOISSEC.

Les friandises... oui.

MADAME DE MORTAL, ouvrant sa poche.

Allez chercher mes gens, qu'ils viennent avec les provisions... allez!

DE BOISSEC.

A la bonne heure, Madame, vous, au moins, vous connaissez le cœur humain. Vous n'ignorez pas qu'on prend plus de plaisir avec du miel qu'avec du vinaigre... et je ne vous cache pas qu'en ce moment du miel me ferait grand plaisir, surtout si on l'accompagnait d'un peu d'eau-de-vie et de tabac.

MADAME DE MORTAL.

Il y en aura, pourrez-vous en avoir! il y en aura!... mais puisque vous songez si près de nous entendre, faites-moi une dernière concession avant de partir... je vous la demande du fond de mon cœur!

DE BOISSEC.

Avant de mourir... parlez!... Voyons, de quel s'agit-il, charmante dame?

MANDRIN.

Parlez!

MADAME DE MORTAL.

On m'a offert que vous vous étiez refusée jusqu'ici à recevoir les sacrements spirituels.

MANDRIN.

C'est vrai.

MADAME DE MORTAL.

Eh bien! acceptez mon directeur... c'est tout qui vous l'offre... une parole entraînante, vous verrez, et puis un bonhomme charmant... vous l'aimerez tout de suite... il fait des miracles... Tenez, hier encore sa voix a persuadé une pauvre fille abandonnée que j'ai prise à mon service... par compassion... et qui m'a même accompagnée dans cette prison... c'est là un exemple!... Vous allez voir cette malheureuse créature... son histoire est bien intéressante... mon directeur vous la racontera si vous m'autorisez à vous l'amener... je lui ai donné rendez-vous dans le cabinet du gouverneur, et si vous voulez...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, THOMAS, LE GEOLIER, MARGARITA.

LE GEOLIER.

Madame, voici les provisions.

MADAME DE MORTAL.

Être interrompue par ces misérables détails au moment!...

DE BOISSEC.

Faites entrer les misérables détails.

LE GEOLIER, à la cantonade.

Allons, venez, VOUS SAUVÉS. (On voit entrer dans le premier compartiment l'écuyer chargé d'un panier, et un valet de Marguerite portant un pain et une bouteille.)

MADAME DE MORTAL, à Thomas.

Mettez tout cela sur cette table.

THOMAS, à lui-même.

Des viandes cuites! des pains d'abricots! de la Chartreuse! de la Chartreuse pour de jolis cuquins!

MADAME DE MORTAL.

Eh bien?

THOMAS.

Voilà, Madame, voilà! (A part, se frottant les mains dans sa poche.) Faut-il être bête, mon Dieu, pour se conduire en bon être homme!

MADAME DE MORTAL, lui montrant le marquis.

Service monsieur le marquis.

THOMAS, à part.

Et il faut que je je lui donne la boutique à ce gordin-là? ah! DE BUISSEC, le brusle peins.

Madame... à la vue de... de vos procédés... je me sens tout attendri...

MADAME DE MORTAL.

Serait-il possible? consentiriez-vous enfin à recevoir mon...

MANDRIN, avec impatience.

Eh! Madame!... (Après avoir regardé.) Ah!...

MADAME DE MORTAL.

Qu'avez-vous?

MANDRIN.

Madame... c'est là cette jeune fille... que vous avez requerré?

MADAME DE MORTAL.

Elle-même. Je voudrais que vous entendissiez le récit merveilleux de sa conversion de la boutique de mon directeur...

MANDRIN.

Soit, Madame... allez le chercher.

MADAME DE MORTAL.

Est-ce bien possible!

DE BUISSEC.

Et n'oubliez pas, Madame, que vous m'avez promis quelques douceurs... pour faire passer la morale.

MADAME DE MORTAL.

C'est juste. Venez avec moi, Thomas, Margarita servira de Messagère. (A part.) Je veux que tout le monde ici se rassente de la joie pure qui inonde mon âme... (L'écuyer de l'argent.) Voici pour boire à ma santé... Ces chers enfants! qu'ils ne manquent de rien, n'est-ce pas?... Je reviens! je reviens!

THOMAS, criant.

Quand je pense que j'ai brisé les fers de ces cuquins là... quelle humiliation! On voit Thomas et Madame de Mortal traverser le premier compartiment où le geolier et quelques soldats de la maréchaussée s'abattent et se mettent à boire.)

SCÈNE V.

MARGARITA, MANDRIN, DE BUISSEC, GENDARMES ET SOLDATS, dans le premier compartiment.

MARGARITA, étonnée.

He s'éloignent... mais les soldats sont toujours là... de la prison!

MANDRIN, à voix basse.

Margarita!... ah! je comprends... tu vois dit: Mandrin est homme hardi et habile, je le surnais; il a des ruses pour tromper vous les geoliers, des ongles de fer pour user toutes les murailles. En ce moment peut-être il a déjà la moitié du corps hors de son cachot; il faut voir cela, une évasion!... Diable! cela pourrait être dangereux pour certaines gens!... et tu es venue, Margarita, et tu regardes mes nœuds garrottés, mon corps enchaîné, ces horreurs enfilés dans la muraille, ces pierres intactes, et tu te dis: Je suis tranquille, Mandrin ne s'échappera pas, entre fais, et dans quelques jours, je pourrai le voir monter sur l'échafaud et savourer tranquillement son vengeance! (Mandrin se lève d'un effort convulsif et se dresse debout devant elle.) Tu te trompes, Margarita!... Mandrin brise ses fers, et de ses fers brisés il se fait une arme dont il frappe les traîtres!

MARGARITA, étonnée.

Écoute-moi d'abord... tu me diras ensuite si bon te semble!

LE BRIGADIER, débarrassé avec les soldats.

À votre santé, camarades!

MARGARITA.

Je tiens la saute!

MANDRIN.

Toi!

DE BUISSEC.

Oh! l'excellente créature!

MANDRIN.

Mais n'est-ce pas toi qui m'as jeté dans ce cachot?

MARGARITA.

Depuis la disparition de M. de Simone, ses dragons étaient en campagne pour retrouver leur chef, pourrais-je deviner qu'ils devaient ce jour-là même rentrer à La Côte-Saint-André?

MANDRIN.

Mais cet officier maudit... j'avais, moi, ordonné sa mort... qui donc m'a déshonoré?

MARGARITA.

C'est moi... et sais-tu pourquoi j'ai sauvé M. de Simone?... c'est que j'avais prévu ce qui est arrivé. C'est que j'avais pressenti que M. de Simone vivait, tu n'aurais pas saisi, et que je ne voulais pas, moi, que ce mariage s'accomplît.

MANDRIN.

Tu oses me dire cela, à moi!

MARGARITA.

Maintenant que ce mariage est à jamais impossible, maintenant que j'ai obtenu ce que je voulais, je te dis: Mandrin je t'apporte la liberté, la veux-tu?

MANDRIN.

La liberté?... Oh! si tu dis vrai, Margarita; si tu as réellement le pouvoir de faire tourner devant moi les portes de cette prison, ah! Dieu! j'oublierai tout, la désobéissance, la trahison!... je te pardonnerai!

MARGARITA, avec tristesse.

Tu ne me pardonneras pas, Mandrin, et tu me tueras!... Ouf! un pressentiment... et la fois si les miens me trompent... un pressentiment fatal me dit que c'est par toi que je mourrai!... N'importe!... sous libre, et que mon sort s'accomplisse!

MANDRIN.

Quel est ton moyen?

MARGARITA.

D'abord, ce pain... cette bouteille...

MANDRIN.

Arrête!... tu me trahis encore, j'en suis sûr!

MARGARITA.

Que veux-tu dire?

MANDRIN.

Ce vin est empoisonné!

MARGARITA, posant sa cruche.

Ah! la malheureuse! (Thomas et le geolier entrent dans le cachot. — Au bruit de leur pas, Mandrin reprend sa cruche et précipite précipité et repousse les portes de sa cellule.)

SCÈNE VI.

Les acteurs, THOMAS, LE GEOLIER.

THOMAS.

Brigands! voici de l'eau de-vin et du tabac que madame la comtesse vous envoie. Quel malheur! mon Dieu! quel malheur!

MANDRIN, à part.

Voilà donc comme cette jeune fille est pâle... c'est le besoin, peut-être... Gales-lui donc prendre un peu de ce vin et un morceau de pain qu'elle apporte.

LE GEOLIER.

Du pain... du vin... Voyez!...

THOMAS, débarrassant la bouteille et se tirant une chaise de bois.

Une échelle de sure!...

LE GEOLIER, brandit le pain.

Un poignard!

MANDRIN, se regardant le poignard et le montrant sous son gilet.

Tu es sûr! (il le regarde.)

MARGARITA, appliquant sa main sur la bouche de Thomas.

Silence!

MANDRIN, à Margarita en lui montrant le poignard.

Je l'accuse!... Margarita... pardon!

MARGARITA, le regardant levé sur Thomas.

Sauve-toi!... là, dans le pain, un ressort d'acier pour les braves!...

MANDRIN.

Insulte!... la main qui a brisé ces fers pourra bien jouer ces braves!...

DE BUISSEC.

Et vous, capitaine... vous m'oubliez!

MANDRIN.

Attendez! (il voit les changes de Buissec, et va à la fenêtre.)

LE BRIGADIER, de premier compartiment.

Ça va-t-il bien le-dedans, vous autres?...

MARGARITA, dit à Thomas, le comtesse.

Réponds!

THOMAS.

Merci!... pas mal, et vous?

LE BRIGADIER.

Avez-vous bientôt fini?

THOMAS, criant joy.
Mais oui, ça s'avance... je crois même que ça y est!... (Mandrin à court en dessous et attaque Feccelle.)

LE BRIGADIER.
Eh bien! alors, venez par ici.

THOMAS.
Je ne demande pas mieux...

MANDRIN, à Belton.
En route! marquis, en route!

LE BONSIEGE, montrant Margarita.
Mais elle?

MARGARITA.
Moi, je reste... ne faut-il pas veiller sur cet homme, et l'empêcher de donner l'alarme.

THOMAS, à part.
Quelle turquerie!

MARGARITA.
Hâtez-vous!

MANDRIN, sur le théâtre.
Adieu!... je serai donc vengé!

LE BONSIEGE, à Margarita.
Adieu! adieu!

MARGARITA, à part.
Il ne m'a pas même regardée!

SCÈNE VII.

MARGARITA, THOMAS, LE GÉOLIER, LE BRIGADIER, SOLDATS, MADAME DE MORVAL.

MADAME DE MORVAL, entrant dans le premier respectivement.
Ces pauvres agneaux!... Où sont-ils? où sont-ils?

LE BRIGADIER.
Toujours là, Madame.

MADAME DE MORVAL.
Ah! je suis toute rassurée!... Ne vous inquiétez pas, mes enfants, ne va venir... (Eurek! Ah! mon Dieu! mais ce n'est pas Mandrin... Thomas! qui vois-je?... où sont-ils?... Disparus! au secours! à la garde!

LE BRIGADIER, prenant.
Mandrin? où est Mandrin?

THOMAS, montrant le théâtre.
Là! là!...

LE BRIGADIER.
Fou! fou! sur les foyes!... (Coup de feu. — Entrée de madame de Morval et de Thomas.) Et vous, je vous arrête comme leurs complices!

THOMAS.
Leurs complices!

MADAME DE MORVAL.
Moi!!! (On les conduit. — La door change à eux.)

Quatrième acte. — Huitième tableau.

(Le moulin sur la route de Lyon, près du village de Saint-Vallier. On voit d'un côté l'intérieur du moulin. Table, escabeau, sacs de farine. À droite, une cheminée devant laquelle est un vieux feu de bois; à gauche, la porte communiquant au dehors. Au fond, une fontaine murant sur la rivière. Au dehors, la route de Lyon en tout, une petite rivière sur laquelle est un pont de bois — grande peupleraie; arbres abrités, élan de l'eau.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MOULINIER, SA FEMME.

LE MOULINIER.
Allons, femme, v'as l'heure au repas. J'ai à porter, demain matin, ces sacs de farine à Saint-Vallier... il faut se lever dès le jour on s'en va. Mets les contrevents pendant que je vas mettre la barre à la porte.

LA FEMME.
Depuis quand tant de précautions... notre homme, t'as donc peur des voleurs?

LE MOULINIER.
Mais! écoute donc, depuis quelque temps on raconte un tas d'histoires... Ce matin, à Tournon, on ne parlait que de l'arrestation du fameux Mandrin; tu vois bien, ce brigand qu'on cherchait depuis si longtemps!

LA FEMME.
Eh bien! s'il est en prison, il n'y a plus de danger.

LE MOULINIER.
On ne sait pas... on ne sait pas... ces gens-là, ça a des manières diaboliques, ça vous glisse des doigts comme des anguilles; plus on leur parle, plus ils paraissent tout à coup. Tu en parles, le moulinier est parti; il s'écroule à renverser sa porte. — Plusieurs coups de

poignard en travers, venant de différentes directions, et se sont ébranlés sur le pont, et se sont enfoncés dans le moulin et le théâtre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROQUAINOT, CRISTOPHE, MANDRIN.
(Roquainot fait un signe; deux bandits s'approchent avec précaution du moulin et se jettent sur lui, tandis que deux autres s'occupent de se débarrasser.)

LE MOULINIER.
Jésus! mon Dieu!... que voulez-vous du moulin?

LA FEMME.
A l'air!

ROQUAINOT.
Silence! on ne vous fera pas de mal... seulement, j'ai besoin de votre moulin, je le prends.

LE MOULINIER.
Mon moulin? Vous me prenez mon moulin?

ROQUAINOT.
Eh mettez-les!... gardez-les à vue! demain, au point du jour, vous les remettrez en liberté.

LE MOULINIER.
On se met à voter les moulins, à présent!... honte divine! dans quel temps vivons-nous? (On l'entraîne à gauche se tournant.)

CRISTOPHE.
L'endroit est pittoresque, ce clair de lune sur ces eaux limpides... ce moulin perdu sous la feuillée!... (Détachant sa regardant la lune.)

ROQUAINOT, lui donnant un coup de pied.
O soleil de la nuit! astre mystérieux!
O lune! tu m'as les rayons lumineux
Par mon front inspiré! ma tête plus docile
T'emprunte la clarté! tu me rends...!

CRISTOPHE.
Inhérite!

THOMAS... MARGARITA!
ROQUAINOT.
As-tu fini de contempler la lune? Allons, viens m'aider à changer d'habits... (Il descend avec la lune.) Il doit y avoir dans ces téniers tout ce qu'il nous faut... jurement! voici un durant, une veste blanche... c'est mon affaire... cherche de ton côté.

CRISTOPHE.
Je ne trouve que des coliflans...

ROQUAINOT.
Eh bien! surses-toi dedans, tu remplaceras la moulinière.

CRISTOPHE.
C'est une idée! En ôtant ma voix, on serrant les... cordes, en haïssant les yeux, on pourrait s'y méprendre.

ROQUAINOT, à quatre bandits.
Vous autres, derrière nos sacs, et qu'auront de bouge avant le moment convenu. (Les bandits se cachent au fond.)

CRISTOPHE.
Si le marquis n'est pas content, il sera difficile... impossible d'exécuter plus promptement ses ordres.

ROQUAINOT.
Ah! je suis si heureux de savoir le chef en liberté, que je regrette de ne pouvoir lui prouver ma joie autrement que par une plaisance poétique.

CRISTOPHE.
Nous le verrons sans doute cette nuit, lieutenant?

ROQUAINOT.
Je l'espère... Écoute, n'écoute pas le bruit d'une voiture... on... silence parlant... et toi, Christophe, à ton côté!

CRISTOPHE, prenant ses sacs de farine.
Où c'est! ma toilette n'est pas encore achevée.

ROQUAINOT, lui estropant son journal sur la tête.
Tu mets ton bonnet de travers, animal!... Voici la voiture... à cette heure devant ma figure... Ah!... Tais-toi nous à vue... il s'arrête... attention!

SCÈNE III.

LES MÊMES, BEAUVOISIN, MADAME BEAUVOISIN, LAMBERT, ISAURE, TAUPIN, sa position.

(On entend le bruit d'une charrette de bois sur le pont.)
LA VOIX DE LAMBERT, à la cantonade.
Eh bien! pourquoi nous arrêter, postillon? Contigue la route.

TAUPIN, de même.
Impossible, notre bourgeois... les chevaux ne veulent plus avancer... ils ont peut-être peur de traverser le pont, ou bien c'est qu'ils ont perdu quelque fer.

LAMBERT, de même.
Il faut t'en assurer au lieu de rester là planté sur ta selle.

BEAUVOISIN, de même.
Si nos moutons pied à terre, beau-frère? Nous traverserons le pont à pied, ce sera plus prudent.

LAMBERT, de même.
Si ces dames préfèrent cela?

TAUPIER, étonné.
Moi! le menuisier... prêtez-moi donc votre lampe pour examiner les fers de nos chevaux. (Il s'écarte avec étonnement vers le magasin. — L'aspect parait.)

ROQUARDOL, à Christophe.
Christine! Christine!

CHRISTOPHE.
C'est à moi que vous parlez, lieutenant?

ROQUARDOL, bas.
A qui donc, animal? (haut.) Christine, apporte la lampe, une bonne amie.

CHRISTOPHE, d'une voix de basse.
Voilà, notre bonne, voilà!

BEAUVOISIN.
Quel bonheur, beau-frère, que vous soyez venu nous attendre à Tournon; je serais inquiet, je l'avoue, de me trouver seul, la nuit, sur une route déserte.

LAMBERT.
Vous êtes plus en sûreté ici que vous ne l'étiez il y a six mois dans votre maison au près de ce misérable... de ce...

MADAME BEAUVOISIN.
Mon frère, vous m'avez promis de ne plus prononcer ce nom...

LAMBERT.
C'est vrai, la leçon a été cruelle... j'étais loin de soupçonner moi-même...

TAUPIER.
Ah bien! ah bien! en vous êtes bien d'assez autres!

Qu'y a-t-il?

TAUPIER.
Il y a, notre bourgeois, que mes deux chevaux sont déferrés chacun d'un pied, et qu'il est impossible d'aller plus loin, voyez! (Lambert sort avec Tauquier.)

LAMBERT, de dehors.
En effet! (haut.) Mais n'y a-t-il pas un village près d'ici?

ROQUARDOL.
Le plus proche, mon bon Monsieur, est à quatre grandes lieues.

LAMBERT.
Quatre lieues! mais alors il nous faudra passer la nuit ici?

TAUPIER.
Je vas courir jusqu'au village, notre bourgeois, je ramènerai un maréchal ferrant... Tenez donc, monsieur, je peut-être mettre ces pauvres bêtes dans votre écurie? (designant la droite.) N'y

ROQUARDOL.
Oui, ah! et je pourrais aussi offrir moi-même à ces beaux Messieurs et à ces belles dames... s'ils veulent bien y entrer.

MADAME BEAUVOISIN.
C'est, je crois, ce que nous avons de mieux à faire, beau-frère.

LAMBERT.
En effet!

ROQUARDOL, à Christophe.
Éclaire donc ces dames, ma bonne amie.

MADAME BEAUVOISIN.
Ah! que d'aventures, beau-frère, que d'aventures!... Je ne serai tranquille que lorsque nous serons arrivés à Lyon... et encore, quand je dis tranquille, je me trompe... vous vous absentez souvent pour vos affaires... quand vous n'y serez pas là... qui veillera sur nous... sur ma fille, vous-je-dire?

LAMBERT.
Isaure avait un protecteur qui son cœur avait choisi, vous l'avez repoussé; maintenant il est trop tard.

BEAUVOISIN.
Erreur! mon cher beau-frère, entendez!... M. de Sianiène aime toujours Isaure. (Celle-ci relève la tête.) Au moment de partir, il m'a pris à part: « M. Beauvoisin, m'a-t-il dit, le scandale qui vient de s'élever lieu dans votre maison m'a point changé les sentiments de ce bon cœur... Pour moi Isaure est toujours un ange, votre erreur, emmêlement expie... n'a pu ternir sa pureté... je l'aime aujourd'hui comme je l'aimais hier, et je vous des- »

MADAME, étonnée.
Il a dit cela?... O cher Hector!

LAMBERT.
S'il en est ainsi, mon frère... rien n'est désespéré, et nous serons bientôt sur ce jeune et frais visage renaitre l'espérance, la joie, le bonheur!... Voyez, déjà ses joues sont roses... Quel délicieux souvenir qu'une parole d'amour sur un cœur de dix-sept ans!

MADAME BEAUVOISIN.

Mais, la pauvre enfant doit avoir besoin de repos, et si nous devons passer ici la nuit...

LAMBERT, au même.

Avez-vous une autre pièce pour ces dames?

MADAME BEAUVOISIN.

Celle-ci est la plus belle... c'est notre chambre, mais j'aime le hangar.

LAMBERT.

Mais vous? **ROQUARDOL.**
Oh! nous... j'aurai besoin de vous lever de bonne heure... je ne vous coucherons pas... n'est-ce pas, Christine?

CHRISTOPHE, avec sa robe d'honneur.

Parbleu!

BEAUVOISIN, étonné.

Elle jure! quelle gaillardie!

LAMBERT.

En ce cas, ma sœur, restez ici avec Isaure; Beauvoisin et moi nous attendrons avec ces braves gens le retour du postillon.

ROQUARDOL.

Voilà un bon fauteuil pour la jeune dame...

ISABELE, étonnée.

Merci, braves gens, merci!... Ah! je succombe à la fatigue!... C'est cela... repose-toi bien, mon enfant... je vais chercher dans la voiture une coffre de nuit.

ISABELE.

Éclaircissez-vous, ma sœur!... **MADAME BEAUVOISIN, la regardant au front.**

Sois tranquille, mon enfant, sois tranquille... tu n'as plus rien à craindre maintenant... (Bas.) Hector t'aime toujours!

ISABELE, mourant, à moitié endormie.

Ah! mon cœur a toujours ces nuits-là m'ont fait oublier toutes mes misères!... (Madame Beauvoisin sort doucement en recommandant par un mot de souvenir et à sa femme de se faire accompagner par un valet, que le maître de maison s'écarte; un homme enveloppé d'un long manteau noir paraît à cette fenêtre; il porte un étui dans sa main, des pistolets à sa ceinture et un chapeau gris d'une forme usée; c'est Mandrin. Il fait un signe à Beauvoisin et à Christophe, ceux-ci s'empresent de fermer la porte, et vont rejoindre de l'autre côté de la maison, les regards appuyés sur le bord de la fenêtre. Mandrin s'approche à pas lents d'Isaure, ouvre les bras sur sa poitrine, et la contemple de haut en bas sans rien dire; puis, tirant le bras, il la ramène légèrement à l'appareil. Isaure ouvre les yeux, et aperçoit Mandrin debout devant elle, se voit le jour d'un objet; sa physionomie exprime l'attonnement d'abord, puis le doute, puis enfin la terreur la plus vive. Elle veut pousser un cri, mais se voit, étranglée, s'écrie dans un gémissement muet, l'œil fixe, immobile, hébété, à demi renversée sur le dos.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, MANDRIN, puis DE BOISSEZ.

MANDRIN.

Isaure, je vous avais dit que vous me reverriez et que ce jour-là je vous rendrais en maître... une victoire! (Les pistolets cachés, à la vue de Mandrin, ont entouré de leurs bras.)

ISABELE.

C'est un rêve!... un rêve horrible!

MANDRIN.

Êtes-vous prête à me suivre?

MADAME.

Vous suivez moi!... à quel lieu? mon Dieu!... c'est bien vrai!... Mandrin est là, devant moi!... Mais je ne suis pas seule... on viendra à mes cris... on me défendra...

MANDRIN.

Vous défendre! qui donc l'osera?

MADAME BEAUVOISIN, de dehors, frappant à la porte.
Pourquoi donc m'a-t-on fermé cette porte? Ouvrez, ouvrez donc!

MANDRIN.

Ma mère!

MADAME, se dégageant.

Au secours! au secours! (Les quatre femmes tiennent leurs regards sur elle.)

MANDRIN.

Impudente, c'est la mort que tu appelles sur ceux qui essaieront de te défendre!

MADAME, avec terreur.

La mort!... Je vous salue!... (Mandrin l'enlève dans ses bras et la remet à de Boissez, placé au dehors de la fenêtre.)

LAMBERT ET BEAUVOISIN, étonnés.

Isaure! que se passe-t-il?

MARIE BEAUFORT.

Ah! ah! des cris...

LAMBERT, montrant son berceau de feu.
Il faut briser cette potte.

MÈRE! MÈRE! (On l'a traînée.)

MÈRE! MÈRE! (On l'a traînée.)

Ouvrez!... la tête sera complète!

MANDRIN, s'écriant éperdu.

Mandrin!

MARIE BEAUFORT.

Ma fille! ma bien-aimée!... qu'as-tu fait de ton fils? (Les soldats se précipitent et les empilent d'étranges.)

MARIE BEAUFORT, éperdue.

Capitaine!... au nom de notre ancienne amitié...

LAMBERT, se dégageant et saisissant la tête de son fils qu'il veut ouvrir pour briser la potte.

Cessez de supplier ce misérable... la mort... la mort... à ce bandit!...

MANDRIN, s'écriant d'un coup de pistolet.

On ne tue pas Mandrin!

LAMBERT, frappé.

Ah!

MARIE BEAUFORT, tombant évanouie.

Justice du ciel!

ISABELE, qui dort brutalement en silence.

Mon oncle! Ah! je suis vengée!

MANDRIN.

Maintenant, compagnons, le feu à cette meure! un feu de joie pour les noces de votre capitaine!

TOUS.

Neutral! vive le capitaine! (quelques soldats mettent le feu à la maison, tandis que les autres donnent le signal du départ; Mandrin, debout sur le pont, enveloppé de son grand manteau noir et le visage obscur par les fumées de l'incendie, contemple tranquillement qu'on brûle, tandis le groupe s'enfuit par derrière, se tenant et Lambert.)

Cinquième acte. -- Nouvelle scène.

Le sommet d'une montagne. -- Au fond, à droite, un grand rocher pentu. -- Des pins et quelques arbres sont une autre montagne. Des brouillards sont groupés dans ces entes attitudes. -- Au-delà d'un camp, un légal est au bas du rocher. -- Mandrin est au sommet de la montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDRIN, ROQUAIROL, DE BOISSEC, CHRISTOPHE, TAUPIER, LE DOCTEUR, METRO, autres.

MANDRIN.

Compagnons, les combats ont élargi nos rangs, la trahison nous enveloppe... une armée entière marche contre nous... faut-il abandonner notre camp sans combattre? faut-il fuir lâchement?

TOUS.

Non! non!

MANDRIN.

J'avais prévu votre réponse, et c'est pour cela que j'ai apporté ce trépan. Jurez, la main étendue sur ce brasier ardent, de souffrir les plus cruelles tortures plutôt que de révéler les secrets de notre association. Jurez de frapper sans pitié celui qui donnerait seulement un signe de faiblesse: celui-là, fut-il votre frère, fut-il votre fils, fut-il votre chef!

TOUS, le bras levé.

Nous le jurons.

MANDRIN.

Bien. Maintenant, compagnons, voici ce que j'ai résolu. Nous allons attendre ici l'attaque dont nous sommes menacés. Si nous sommes vainqueurs, nous renoncerons désormais au vol vulgaire, dangereux, improductif (Mandrin dit bas.) pour un vol plus facile et plus profitable!

TOUS.

Bravo! bravo!

MANDRIN.

Jetes les yeux sur ces riches vallées... d'un côté la Savoie, de l'autre la France; cette terre a des produits que cette autre n'a point: nous pratiquerons l'échange. Nous serons utiles à la société!

TOUS.

Vive Mandrin! vive le capitaine!

MANDRIN, descendant du rocher.

Si nous sommes vaincus, je vous ai ménagé un moyen de retraite. Une issue souveraine, masquée par ces rochers noirs, conduit au bas de la montagne, du côté de la Savoie. Voyez. (Il lui jette un regard. Les rochers se déplacent et laissent voir l'issue de secours.) Avant que les soldats ou les employés de la ferme soient arrivés au sommet de la montagne, vous serez en sûreté sur une terre étrangère.

ROQUAIROL.

Nous mourrons avec vous, ou nous serons vainqueurs!

TOUS.

Où! où!

MANDRIN.

Bien. Maintenant, allez!

TOUS.

Vive le capitaine! vive Mandrin! (se retire.)

SCÈNE II.

MANDRIN, DE BOISSEC.

DE BOISSEC.

C'est donc une guerre à mort entre toi et la société?

MANDRIN.

A mort! Je veux lui faire payer avec des pleurs de sang le mépris dont elle m'accable!

DE BOISSEC.

Quit!... elle?

MANDRIN.

Et bien, oui... tu m'as compris, ce n'est pas de la société que je veux me venger, ce n'est pas des mépris de la société que je souffre, c'est de ceux de cette jeune fille qui depuis huit jours me tient suppléant, honteux, irresolu à ses pieds. Ah! si tu savais jusqu'où va ma faiblesse! d'arriver auprès d'elle la tête éralée, le cœur palpitant... bien décidé à triompher de sa résistance; elle me regarde avec ses grands yeux bleus, sa lueur qu'elle me scrupule un reflet du ciel! Elle me parle avec un voix si douce... elle ne m'adresse souvent qu'une parole, et cette parole, fut-elle un mot de dédain, je tombe à ses pieds en lui demandant grâce et pardon!... Vertu! vertu!... quelle est donc la puissance!...

DE BOISSEC.

Ce n'est pas moi, cher ami, qui répondrai à cette question. Que ne me demandes-tu plutôt quelque secret, quelque philtre pour endormir cette farouche beauté?

MANDRIN.

J'y ai bien songé... Mais ces moyens me répugnent; je ne voudrais la tenir que d'elle-même.

DE BOISSEC.

Ah! si tu veux demander le Deu de l'andro, prends la lyre de Christophe et chante ton martyre pour charmer le voyage.

MANDRIN.

Où, cette situation est ridicule; elle ne peut durer plus longtemps. Aujourd'hui même elle cessera. (Un signal se fait entendre au bas de la montagne.) Qu'est cela?

DE BOISSEC, regardant vers Roquairol.

Nous allons le savoir.

SCÈNE III.

Les mêmes, ROQUAIROL.

ROQUAIROL.

Capitaine, une dizaine de soldats de la maréchaussée, commandés par un brigadier, montent la sentier de la montagne, que faut-il faire?

MANDRIN.

Laissez-les approcher... Coupez-leur la retraite, et feu partout! Jetez les cadavres au torrent, amenez ici les prisonniers. (Quelques coups.)

DE BOISSEC.

Nous sommes à l'embouchure... l'ennemi s'approche sans défense... Ah!... (Coup de feu.)

MANDRIN.

Ah! ah! ils sont tombés dans l'embuscade.

DE BOISSEC.

Le combat n'a pas été long... Vous Roquairol, il traîne un prisonnier. (Roquairol entre en scène, suivi d'une dizaine de brigades, un même coup de feu se fait, les autres sont un brigadier de la maréchaussée.)

SCÈNE IV.

Les mêmes, UN BRIGADIER DE LA MARÉCHAUSSEE.

MANDRIN, aux brigades.

Laissez cet homme... (au brigadier.) Que venez-vous faire ici?

LE BRIGADIER.

Je te cherchais, bandit, pour te livrer aux lois.

MANDRIN, rail.

Avec une arme de des hommes, c'est plus que de la bravoure, c'est de la folie.

LE BRIGADIER.

Je savais que les misérables qui l'entourent étaient plus nombreux qu'on ne pensait; mais que m'importait! on m'a dit: «Marche! c'est le devoir!» à je suis parti.

MANDRIN.

Et tes compagnons sont tombés à la première décharge, (fait un signe aux bandits) et toi-même, tu vas mourir!

LE BRIGADIER.

Je suis prêt!

MANDRIN.

Tu as du courage... c'est dommage! mais un serment terrible nous lie. Pas de grâce, pas de pitié pour nos ennemis... la mort!

LE BRIGADIER.

Frappe donc! (Mandrin fait un signe; les bandits vont frapper, quand l'homme paraît et se place devant le brigadier.)

SCÈNE V.

LES MÈRES, ISAÛRE.

ISAÛRE.

Assassiner ce malheureux!... c'est une honte!

MANDRIN.

Isaure!

ISAÛRE, se jetant aux pieds de Mandrin.

Grâce pour lui!

MANDRIN.

Cet homme doit mourir!... retirez-vous, Isaure.

ISAÛRE.

Non!... j'embrasse vos genoux... Si dégradé, si avili, si méprisé que soit votre cœur, il n'est pas cruel... vous me l'avez dit. Pitié, pitié! pour ce malheureux!

MANDRIN, à ses gens.

De la pitié! en avez-vous pour nous, vous? Sacrifice pour sacrifice... je vous donne la vie de cet homme, si vous le payez de la mienne, si vous voulez être à moi!...

ISAÛRE.

Jamais!

MANDRIN, aux bandits.

Frappez!

ISAÛRE, poussant un cri.

Ah!

LE BRIGADIER, qu'on entraîne dans le couloir.

Lâche... que mon sang retombe sur toi.

MANDRIN.

Que tous ceux qui voudraient pénétrer dans notre camp éprouvent le même sort. Allez!... (Sorte des bandits)

DE BONNE, lui à Mandrin.

Allons, de l'audace!

MANDRIN.

L'en aura! (de bonne voix.)

SCÈNE VI.

MANDRIN, ISAÛRE.

MANDRIN.

Isaure, écoutez-moi... Je vous aime!... (Isaure fait un mouvement.) Oh! ne me regardez pas ainsi. Vos regards me contrainent foi et je vous conserve ma raison pour vous faire comprendre que mon amour est désormais le seul refuge qui vous reste. Si, touché par vos prières, ébranlé par vos larmes, je vous laissais libre de me quitter, qu'arriverait-il? Vous avez été enlevée à votre famille, vous avez passé huit jours dans ce camp, seule avec moi le jour, seule avec moi la nuit; pour tous, pour le monde comme pour mes compagnons, vous êtes ma résistante... Vous direz le contraire? qui vous ennuie? Est-ce mon témoignage que vous invoquez? Non! n'est-ce pas? Votre réputation est donc bien irrémédiablement perdue.

ISAÛRE.

Il me reste ma conscience.

MANDRIN.

Qu'est-ce que la conscience sans le respect d'autrui?

ISAÛRE.

Vous demandez ce qu'est la conscience, Mandrin? qui donc aujourd'hui vous fait hésiter devant un crime pour triompher de la résistance? vous avez la puissance, vous avez la force, vous avez la volonté, qui donc arrête votre bras? qui donc fait baisser vos regards devant les miens? C'est cette voix qui vibre au fond

de l'âme du criminel avec chaque balancement de ses artères, c'est cette voix qui trouble ses jours et ses nuits, qui confond ses pensées, épouvante ses rêves et qui crie d'autant plus haut à son oreille qu'il fait plus d'efforts pour ne pas l'entendre!... C'est la conscience!

MANDRIN.

Toujours! toujours ce fantôme de la vertu qui vient se placer entre elle et moi! Eh bien! soit! le me l'as dit toi-même, le repentir peut expier les crimes les plus grands. Amo-énoï, Isaure, et je me repens! Tout à l'heure encore, irrité par tes froids refus, je viens de prononcer les serments les plus formidables... Ces serments je les abjure! Nous faisons ensemble... nous irens vivre dans quelque pays lointain... Mandrin... deviendra l'homme pour te plaire!... Oui, si tu veux, avec implacable volonté, si puissante pour faire le mal, se tourner vers le bien, et alors, fort de ton amour, j'accomplirai des miracles... Oui, cette tâche... dis un mot et je l'entreprendrai!

ISAÛRE.

Il est trop tard.

MANDRIN.

Isaure!

ISAÛRE.

Certes, il n'est pas de fait, de crime même qui ne puisse trouver son pardon devant Dieu. Dieu peut vous pardonner par ce que sa justice est inflexible, et qu'il peut lire au fond de votre cœur... mais moi je ne suis qu'une femme... j'éprouve à votre vue seule un frémissant insurmontable... mon cœur se soulève à votre approche; lorsque vous me regardez, il me semble lire dans vos yeux une menace... lorsque vous me parlez, il me semble entendre un arrêt de mort, comme celui qui tout à l'heure vient de tomber de vos lèvres.

MANDRIN, voulant s'approcher d'Isaure.

Isaure, c'est de la folie!...

ISAÛRE, recule.

Prenez garde!... il y a du sang sur vos mains!

MANDRIN.

Du sang?...

ISAÛRE.

Est-ce celui du malheureux que vous venez d'égorger? est-ce celui de mon oncle Lambert que vous avez assassiné?

MANDRIN.

Isaure! ma patience est à bout! ne réveillez pas en moi les mauvaises passions que votre vue a la puissance d'endormir! de me faites pas souvenir que je suis...

ISAÛRE, calme.

Tu es un bandit, et je te méprise!

MANDRIN, regardant et portant la main à son poignard.

Isaure!

ISAÛRE.

Frappez! c'est ton métier!...

MANDRIN, jetant son poignard.

Ah! je ferai prier ton ange!... cette vertu dont tu es si fière va tomber sous ma main!... tes bras seront impuissants... tes cris seront inutiles... tu es à moi désormais!...

SCÈNE VII.

LES MÈRES, MARGARITA.

MARGARITA, pâle, évanouie, chancelante, apparaît tout à coup derrière un mur. Elle s'approche d'Isaure et se place entre elle et Mandrin.

MANDRIN, venant.

Margarita!

ISAÛRE.

Elle! toujours elle pour me sauver!

MARGARITA.

Ainsi donc, pendant que je donnais ma vie pour toi, voilà quelle était ta reconnaissance? Je ne te parle pas de tes serments... je sais maintenant ce qu'ils valent. (à Isaure.) Ecoutez, ô jeune fille! à cet homme qui vous parle d'amour... une femme... une lâcheté! avait donné son âme tout entière à sa maîtresse! non! elle n'était faite ni servante... ni esclave. Cet homme la trahit une fois... elle lui pardonna... Il était pécheur, elle s'introduisit dans son cachot, prit sa place, et pendant huit jours elle eut son dévouement dans la captivité et dans les souffrances. (à Mandrin.) Regarde ces yeux creusés par les larmes, ces membres brisés par la torture... c'est pour toi que j'ai pleuré, c'est pour toi que j'ai souffert, c'est pour toi que j'ai mis ma vie en danger... quand mes hourmanns, lassés de mon courage, m'ont jetée hors de ma prison, pâle, élanquée, me soutenant à peine... je me suis traînée jusqu'à toi... je me disais: il va me tendre les bras, il va me recevoir comme un ange sauveur; il va, à force d'amour, me faire oublier mes longues heures d'angoisse!... c'était ma consolation, mon espoir,

mon rêve!... Voici la réalité!... Cet homme est là, il m'écoute froidement, son regard seul trahit sa colère : il médite ma perte et la vôtre!... Prends garde, Mandrin, la patience de Dieu peut se lasser à la fin, déjà sa foudre gronde, il est temps encore de le supplier, dans un instant il sera trop tard!

Que veux-tu?
 Rends la liberté à cette jeune fille.
 Jamais.

Ce n'est point une prière que je t'adresse, c'est un ordre que je te donne.

Un ordre!
 Je ne suis plus l'esclave dévoué qui tremblait à ta voix... la fee bienfaitrice qui écartait le danger de ton front. Mon cœur, pétrifié par sa lâche trahison, n'a plus ni pitié ni amour. Je suis la vengeance, je suis le châtiment!... Obéis!

Jamais! J'aime cette jeune fille, rien ne pourra l'arracher de mes bras!

Eh bien, malheur à toi!... (Elle s'élance sur ses poches de poudre et agite un morceau.)

Que fais-tu?
 Rien. Je te traque, voilà tout!
 Quoi?... ce signal?

Les dragons de M. de Simiane sont au bas de la montagne.

M. de Simiane!

Ce signal est celui de la peste.

Misérable! (Il lui tire un coup de pistolet.)

Ah! au secours! au secours!
 Dans ce souterrain, les cris ne seront pas entendus! (Il lui jette le cadavre. Les pistolets se séparent. Au moment où il va s'élanter dans le souterrain, plusieurs dragons paraissent sur la scène.)

SCÈNE VIII.

Les mêmes, DE SIMIANE, PIÉTRO, ROQUAIROL, MANDRIN.

Trahison!... (Il s'élance dans le souterrain en entraînant les dragons.)
 Trahison!... (Il s'élance dans le souterrain en entraînant les dragons.)
 Margarita!.. blessée!..

C'est juste!.. je lui ai sauvé la vie, il devait me donner la mort!

Oh! je te vengerai!

AUX ARMES! trahison! trahison! (Le combat s'engage entre les soldats et les bandes. C'est-à-dire tout ce qui se trouve à ce moment, Mandrin excepté sur le sommet de la montagne; il entraîne toujours sa fille, qui tombe en vain. Il se place devant elle, le sabre à son côté, un pistolet de l'autre et se précipite contre les dragons. Il rallie les bandes et se combat héroïquement. Mandrin, assailli par les hommes, les met tous hors de combat. Il aperçoit de Simiane et se précipite vers lui. De Simiane retourne, se précipite, et tombe.)

Indiquer par le titre de scène à M. Charles Gault, séparément placés, au théâtre de la Gaîté.

Déjà Mandrin d'un coup de pistolet. De sa poche sur Mandrin, et après une vive résistance il est fait prisonnier.)

DE SIMIANE, courrant à l'auteur
 Saurez!
 MANDRIN, exalté.
 Bah!.. tout n'est pas fini... j'en reviendrai encore!
 DE SIMIANE, ses soldats.
 Et maintenant, à Valence!
 TOUS.
 A Valence! (On entraîne Mandrin et les autres bandes. — Le décor change.)

DÉCORATION GÉNÉRALE.

Une place publique à Valence, au centre de la place un échafaud surmonté d'une croix; sur l'échafaud, le bourreau tenait une barre de fer à la main; les brigands, garrottés, s'en touchent à terre; les soldats les tiennent au coude, le sabre levé ou le pistolet au poing; au fond, la ville embourbée. — Fruits nombreux.

SCÈNE UNIQUE.

DE SIMIANE, MANDRIN, MARGARITA, PIÉTRO, ROQUAIROL, DE BOISSEC, BARRATS, SOLDATS.

DE SIMIANE.
 Les brigands sont vaincus... ils ont fait une dernière tentative pour délivrer leur chef, mais grâce aux révélations de cet homme (il désigne Mandrin) leurs projets ont échoué. On se rend maître de l'incendie allumé par eux dans les faubourgs de la ville... Force reste à la loi et justice sera faite.

ROQUAIROL, frappant PIÉTRO.
 Justice partout!
 DE SIMIANE, désignant Roquairol.
 Arrêtez cet homme! (A ce moment Mandrin paraît. Il est accompagné de dragons, le sabre en sa main et deux pistolets, il s'avance lentement. On entend un pistolet s'échapper des poches.)

TOUS.
 Le voilà!.. Mandrin!.. c'est lui!.. (Le cortège traverse la scène. Mandrin reste sur l'échafaud.)

MARGARITA, de la prison.
 Oh! le voir!.. le voir une dernière fois!.. le voir!.. Repense-toi, Mandrin!.. il est temps encore... et peut-être... mes prières obtiendraient-elles de Dieu ton pardon et le mien... Je vais te précéder auprès de lui... Adieu! (Elle s'en va.)

MANDRIN, le contemplant.
 Pourquoi Margarita!.. elle seule m'aimait... et c'est son amour qui m'a perdu!

DE SIMIANE.
 Tu le coupes, Mandrin, ce sont les crimes! (Mandrin relève le sabre, le regarde fixement, puis son regard se reporte sur Margarita. Il laisse retomber sa tête sur sa poitrine et se couche sur la scène. — Le rideau tombe.)

Nota. — Pour faciliter la représentation de cette pièce en province, Messieurs les directeurs voudront bien qu'ils puissent, sans inconvénient, y introduire les modifications suivantes:

- 1° Supprimer le changement à vue du deuxième au troisième tableau, en commençant le deuxième acte dans le décor de troisième tableau ou dans celui du quatrième.
 - 2° Couper le théâtre verticalement au lieu de le couper horizontalement.
 - 3° Supprimer le changement à vue du cinquième au sixième tableau, en commençant le troisième acte dans le décor du sixième tableau et en faisant entrer Margarita sur la réplique:
- « Et fallait-il demander son nom.
 MARGARITA.
 Qu'importe mon nom, etc. »
- 4° Supprimer le premier compartiment de la prison, et mettre à la custode une partie de ce qui s'y dit.